

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.—No. 34.

MONTREAL, JEUDI, 20 AOUT 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PRIX DU NUMERO 7 CENTIMS.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TRAITÉ DE RÉCIPROCITÉ.

L'un des arguments des partisans d'un nouveau traité de réciprocité avec les Etats-Unis est de présenter, comme un précédent, les avantages, contestables d'ailleurs, et la situation florissante de l'agriculture au Canada, durant le traité abrogé en 1866.

Ils en concluent que le renouvellement du traité américain amènerait les mêmes conséquences.

Nier la valeur des précédents serait nier la valeur de l'expérience, et les intérêts, engagés dans toute question touchant l'économie politique d'une nation, sont de trop d'importance pour négliger les enseignements du passé.

Mais, pour conclure logiquement qu'un fait nouveau amènera la répétition identique des conséquences d'un fait passé, encore faut-il que les circonstances, dans lesquelles ces deux faits se produisent, soient les mêmes; si, au contraire, les circonstances sont changées, si l'analogie est détruite, toute déduction basée sur l'expérience précédente est fautive et l'on s'égare dans la conclusion, comme tout homme s'égare qui guiderait sa route, dans un pays inconnu, à l'aide de la carte d'une toute autre contrée, que celle qu'il traverse.

La position des Etats-Unis en 1874 est-elle celle des Etats-Unis de 1855 à 1865? Le Canada est-il lui-même dans la même condition que lorsqu'il signa le traité de réciprocité?

Si nous établissons que la situation économique des deux pays est changée, l'argument basé sur l'expérience du passé tombe de lui-même et la signature d'un nouveau traité devient un pas à l'aventure, d'autant plus dangereux que les conséquences, sans la lumière d'un précédent, ne peuvent être prévues.

Examinons la situation des deux pays pendant la durée du traité, et ensuite, leur situation au moment présent, nous aurons ainsi les deux termes de la comparaison et il nous deviendra facile de conclure à la similitude ou à la différence des deux époques.

Les dix années que dura le traité de réciprocité de 1855 à 1865 ont été les années les plus désastreuses que les Etats-Unis traversèrent jamais: en 1855 et 1856, par suite de la guerre de Crimée qui fermait les ports de la mer Noire à l'exportation du grain, les Etats-Unis eurent à alimenter l'Angleterre et une partie de l'Europe, où les céréales avaient manqué. Il fallut en même temps approvisionner les armées anglaise et française en Orient, et ce qui aurait dû être une cause de prospérité générale, par suite de l'esprit de spéculation, qui envahit toutes les classes, détermina en 1857, une crise commerciale qui s'étendit à toute l'Europe et qui, aux Etats-Unis, est encore considérée comme la plus désastreuse par laquelle ils aient jamais passé. La ruine fut générale et les deux années qui suivirent, furent témoins de la chute des fortunes que la tempête n'avait point entraînées dans ses premiers efforts.

En 1860, la guerre civile commença. Dans cette rupture inattendue, la grande république, que les peuples d'Europe regardaient avec admiration, et qui leur semblait l'avenir que le progrès historique leur réservait, parut devoir s'abîmer dans l'anarchie. Tous les Etats au Sud de la ligne de Dixon se rangèrent sous la bannière confédérée: on courut aux armes et durant cinq longues années le monde entier retentit du bruit de cette lutte

sanglante et fut plein des ruines qu'elle occasionna. Au nord, fidèle gardien de la constitution, toutes les veines du corps social donnèrent du sang. Les usines, les ateliers, les champs, toutes les professions fournirent des combattants et ce ne fut que lorsqu'un million d'hommes eurent saisi les armes, que le Nord écrasa par le nombre l'insurrection, que la valeur seule n'eût pu abattre. Mais en même temps, que de phénomènes économiques se produisirent, et dans leurs évolutions, que de désastres n'amènèrent-ils point?

L'argent, de sa nature si timide, en présence d'un tel bouleversement se cacha ou s'exporta. Comme remède ou palliatif, le gouvernement dut donner un cours forcé au papier monnaie qui vint remplacer l'or et l'argent monnayés dans la circulation et l'écart entre la valeur réelle de l'or, reconnue du monde entier et celle fictive du papier qui prétendait le représenter et que, hors des Etats-Unis, on n'acceptait point, grandissait de plus en plus. La gêne fut générale. Ce million d'hommes, enlevés à la production, devenus soldats, c'est-à-dire consommateurs onéreux, ôtaient à la richesse publique le produit de leur travail. L'industrie privée de bras et aussi de consommateurs, se reporta vers la fabrication des seuls objets que la guerre nécessitait.

En même temps les récoltes manquèrent de nouveau en Angleterre, en France et en Allemagne: jamais l'exportation des céréales ne fut plus grande que pendant les années 1861-62 et 63 et pour une autre cause que nous devons expliquer,—jamais les exportations en général de produits américains ne montèrent à un chiffre aussi élevé!

Les Etats-Unis sont toujours débiteurs de l'Europe. Les importations de produits fabriqués dépassent en valeur les exportations de matière première, produits américains: cette dette est naturellement en or, étalon général de valeur.

Les importateurs ayant entre les mains du papier, qui, à un certain moment, ne représentait qu'un tiers de la valeur nominale, devant couvrir leur dette en or, avec cette faiblesse habituelle à l'homme de préférer une espérance même chimérique et lointaine à une certitude immédiate, expédièrent tous les produits américains, qui, par leur réalisation en Europe, leur laissaient entrevoir une perte moins grande que l'échange de leur papier contre de l'or ne leur donnait; provisions, suif, cuivre, tabac, tout fut expédié.

Les exportations au Canada de fabrications américaines eurent une cause analogue. Les produits en général ont une valeur sinon fictive, au moins une valeur relative qui dépend de l'offre et de la demande; mais les produits industriels ont en sus une autre cause de dépréciation: leur nature périssable. L'influence de la mode, les inventions plus récentes, tout force à une réalisation dans un temps donné; or, la demande sur le marché américain était nulle; et même une vente aux Etats-Unis n'était, après tout, qu'un échange d'une valeur changeante contre du papier monnaie, valeur plus changeante encore, qui allait se dépréciant de plus en plus; tandis qu'une vente opérée dans le Canada donnait, contre une valeur incertaine, une valeur certaine, acceptée, celle de l'or, qui représentait d'autant plus de papier monnaie que l'écart s'agrandissait d'heure en heure.

De là ces importations si fortes en quantités au Canada, qui s'y réalisèrent à si bas prix, preuve convaincante

qu'elles étaient supérieures aux besoins et par conséquent utiles au pays.

Pendant les dix années du traité, le Canada, qui ne se composait que de la province de Québec, de celle d'Ontario, des Provinces Maritimes, désintéressées dans le traité, essaya ses forces et donna dès le début la limite de sa capacité. Dans la première année de la mise en opération du traité, les importations des Etats-Unis dans le Canada-Uni s'élevèrent de \$15,533,098 à \$20,828,676 et les exportations du Canada aux Etats-Unis passèrent de \$8,649,002 à \$20,002,291. Un fait très remarquable est que les chiffres des importations et des exportations entre les Etats-Unis et le Canada, pendant les 10 années du traité varient peu. Si la première année 1855 les importations furent de \$20,228,676, à la dernière année 1865 elles étaient de \$19,500,000. Les exportations furent la première année de \$20,002,291, elles étaient en 1865 de \$22,000,000 environ.

L'essor était donné, l'activité se révélait partout et le développement du Canada, pendant ces 10 années fut général; mais nous soutenons que cette impulsion ne fut point la conséquence du traité, car si le commerce général avec les Etats-Unis augmenta de 24 pour cent, le commerce général avec la Grande Bretagne augmenta de 78 pour cent. Le moment était venu, où le Canada, sortant de son inaction passée, devait trouver des débouchés, que l'Angleterre lui eut donnés, si les Etats-Unis eussent refusé ses produits.

La situation des deux pays pendant la durée du traité étant établie, suivons-les maintenant, dans leur marche jusqu'au moment présent.

Aux Etats-Unis, lorsque le Sud rentra dans l'union, un grand apaisement se fit dans les esprits et la lutte fratricide fut oubliée. Le licenciement de ces armées immenses s'accomplit sans bruit; chacun reprit, dans la vie journalière, le sillon qu'il avait commencé avant la guerre, et le soldat, qui, la veille, ne connaissait d'autre frein que celui de la discipline, ne fut plus, au lendemain de sa rentrée dans ses foyers, qu'un paisible producteur, perdu dans la foule des citoyens. Le travail reprit ses droits, l'immigration se pressa de nouveau sur les quais de New-York, les défrichements pénétrèrent plus avant dans les solitudes de l'Ouest et l'industrie entra en pleine possession d'elle-même.

Les Etats-Unis n'oublièrent point quelle situation fâcheuse leur avait fait, pendant la guerre, la position de débiteurs des marchés européens. Ils introduisirent chez eux, des industries nouvelles, celles des draps, des soieries, des lainages, des fers, etc., s'affranchirent ainsi, en partie, de la dépendance de l'Europe et pour protéger les industries nouvelles s'entourèrent d'un tarif presque prohibitif. Confiants dans leurs forces productives, ils abrogèrent le traité avec le Canada. Un pays ne se relève pas en un jour des effets d'une guerre si prolongée: des années sont nécessaires pour réparer les pertes; mais l'énergie ne fait point défaut aux Etats-Unis et les plaies sont déjà cicatrisées.

Suivre leur progrès depuis cette époque est inutile; leur industrie soutient la lutte contre celle d'Europe. L'importation des rails anglais a cessé sur leur marché et ils ont pu offrir leurs fers à des taux assez bas pour menacer l'avenir de cette industrie, une des bases de la prospérité de l'Angleterre.

En 1865, le Canada se trouvait dans une situation pleine de péril. Les partis politiques oublièrent dans leurs luttes, les intérêts du pays, les Etats-Unis fermaient l'entrée à la production agricole; il fallut chercher un autre marché; la rupture du traité amena en partie la confédération de toutes les provinces, les sujets anglais répandus d'un océan à l'autre sentirent que seule l'union de leurs intérêts pouvait les sauvegarder. C'est à l'échange des produits entre les provinces que la prospérité actuelle est en partie attribuable. Les terres fatiguées de la production incessante du blé furent dévouées à d'autres produits. La rotation des cultures fut introduite et bientôt le bien-être reparut. En 1865, l'exportation du fromage n'était que de \$76,321, en 1872 elle fut de \$1,830,290. Le beurre de \$1,329,045 passa à \$3,442,725. L'industrie délaissée jusqu'alors attire l'attention; des usines s'élevèrent, faibles à leur début, elles ont grandi peu à peu et n'ont besoin que d'être protégées quelques années encore pour être vraiment prospères et doter le pays de richesses nouvelles.

En dépit de cette abrogation du traité, non seulement le Canada pendant les 7 dernières années a augmenté son commerce avec l'Angleterre de 102 pour cent, mais les rapports avec les Etats-Unis se sont accrus dans la proportion de 27 pour cent au dessus de ce qu'ils étaient sous l'empire de la réciprocité. Dans la dernière année du traité, le commerce général du Canada Uni était de \$87,101,620. En 1872, il était de \$153,990,704. Ces chiffres en disent assez.

Resumons les détails si arides des deux termes que nous devons comparer :

Dans le traité de 1855, les parties contractantes sont : d'un côté, une nation qui éprouve la fièvre d'activité, que la spéculation mène à la ruine et qui divisée en deux camps, se plonge dans une guerre où tout autre nation qu'elle se fut abîmée.

De l'autre, une nation jeune, qui ignore encore elle-même ses forces de production et qui grandit par le développement naturel des lois économiques en dehors des stipulations du contrat qu'elle a signé.

Retrouvons nous les mêmes conditions dans les mêmes parties qui signeraient un nouveau traité en 1874?

Nous avons montré les Etats Unis redevenus maîtres d'eux mêmes, fortifiés d'industries nouvelles, enrichis de nouveaux produits, marchant de pair avec les nations industrielles les plus avancées et n'ayant qu'un souci, trouver de nouveaux débouchés vers la mer pour leur trop plein de production. Nous avons montré le Canada, s'étendant d'un océan à l'autre, fortifié par l'union, accroissant son commerce et forçant les Etats-Unis à absorber plus de ses produits, sous un tarif protecteur, qu'ils ne le faisaient lorsque l'entrée en était libre.

Evidemment, les conditions relatives des deux pays se sont modifiées. Donc, l'argument en faveur d'un nouveau traité, tiré des conséquences du traité de 1855 est faux. Donc invoquer, comme précédent, le résultat du traité de 1855 est illogique, car les conditions sous lesquelles ce résultat s'est produit n'existent plus.

La vraie conclusion logique des faits et des chiffres que nous avons cités serait que la prospérité et l'agrandissement du commerce général du Canada fut la conséquence naturelle du développement de sa richesse, développement indépendant de tout traité de réciprocité et qui a sa source dans l'énergie et l'activité de son peuple.

LOUIS RICHER.

INSANITES

Depuis un an je ne fumais plus, je n'écrivais presque plus et je ne risais plus. Et me voilà, aujourd'hui, 10 août, installé, la cigare entre les dents et la plume d'oie à la main.

Pourquoi une plume d'oie? Parce que j'aime à m'entourer de symboles et qu'écrivant des sottises, une plume d'oie m'impose à ce point qu'en me relisant, je trouve ma prose si *oiseuse* que je me crois, à mon tour, un défenseur du Capitole.

Laissons-là l'histoire romaine et passons au nouveau député de Napierville.

Cela ne veut pas dire que M. Coupal n'ait pas son prix. Oh! non. Bien loin de moi l'idée que M. Coupal ne soit pas l'homme de la situation. Peut-être sauvera-t-il le ministère par un cri d'alarme, si les *gulois* de l'opposition cherchent jamais à escalader le pouvoir.

Quelques libéraux n'ont pas compris l'utilité de monsieur Coupal, qui vient d'être élu non sans s'être fait *gouailler* (Croyer) par plusieurs de ses anciens amis.

Pardonnez-moi, lecteurs, de ce calembourg que je viens de commettre. Mais j'ai devant les yeux les ineffables *calembouriques* qui ont été imprimées ces jours derniers à propos d'un parapluie qui *échappe l'eau*, d'un homme qui aime à *danser au son*, etc., etc. Le mauvais exemple est funeste, vous le savez.

Funeste! oui.— A tel point qu'un de mes amis, un homme sérieux, très-sérieux, excessivement sérieux, s'est laissé entraîner par cette fureur de *calembourier* qu'exhibent certains journaux et qu'il a lancé, mon ami, (un homme paisible pourtant) le calembourg que voici : *Oui! mettez arche en beau décor à la porte! Depuis ce temps mon ami ne rit plus, il est sombre, nébuleux comme la mer du nord.*

Et la fièvre de ces calembourgs, où a-t-elle pris son origine?

Dans l'affaire des *Tanneries*. En voici une origine, me direz-vous!

Eh bien! oui, mes amis, c'est comme ça. Fatigués de parler de la culpabilité de celui-ci, de celui-là, et comprenant que le public devenait *tanné* de tout ce fatras, et que non-seulement les ministres, mais l'opinion publique même sortiraient de la cuve inquisitoriale, couleur de *tan*, les journaux ont voulu remettre les lecteurs de *cole en bourg*, et pour cela ils nous assomment depuis une semaine avec des calembourgs qui ne sont propres qu'à *caler* ceux qui s'y *embourrent*.

Moi je me contente de dire que les ministres de Québec sont assurément des *libres échangeistes*.

Quelques fragments d'un *confiteur* entendu par un missionnaire, de la bouche d'un vieux Canadien en Floride. Ce bon vieillard avait oublié ses prières latines comme on le voit : "Confiar deo la mire patentée, Tès mariée Virginie à Béati, ma chère Arcange, de l'eau, au jeune Batiste, Père Pélot armibus, etc., etc., etc. Quia peccavi, barbotte a opéré: Racule pas, Racule pas, Racule macule pas, etc., et sur ce ton jusqu'à la fin."

Entre deux époux.

—J'ai besoin d'une robe, je n'ai plus que des loques.

—Les temps sont durs, ma chère, je puis à peine me tenir le nez au-dessus de l'eau.

—Ce n'est pas difficile de le tenir au-dessus de l'eau, mais le grand trouble pour toi, c'est que tu le tiens trop au dessus du whisky.

Un banqueroutier américain rencontre un ami, et l'ami de dire :

—Je suis peiné d'apprendre ton infortune, crois bien que ta famille a toutes mes sympathies.

—Oh! ne t'inquiète pas pour ma famille, j'ai pourvu à ses besoins, et conserve tes sympathies pour celles de mes créanciers.

Ces femmes!—Une jeune presbytérienne donne une commande pour un chapeau à sa modiste : Vous ne le garnirez pas trop, mais faites-le joli, car j'ai un siège très-élevé dans l'église.

Entre deux amoureux :

Lui : Je te cacherais dans mon cœur, je te protégerai contre les vents et les orages de ce monde!

Elle : Un parapluie fera aussi bien !!

COURTE-HEUSE.

DEUX MILLE DEUX CENTES LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

D'où peut venir ce goût que les Américains ont pour le grand nombre des petits plats? L'éparpillement, voilà une fantaisie! L'homme se reconnaît en toutes choses et ses moindres actes sont un reflet de sa personne entière. L'Américain, qui émette sa vie en maints endroits, qui ne s'arrête pour ainsi dire nulle part, qui touche à tout à la hâte, s'environne à table de petits mets lestement préparés, qu'il goûte plutôt qu'il ne mange, qu'il abandonne encore tout fumants pour se transporter ailleurs, impatient de précipiter l'œuvre de son existence voyageuse. Le plat, c'est l'image de l'homme. L'Anglais massif place devant lui un quartier de bœuf et le découpe méthodiquement en longues tranches symétriques; le Canadien, que le patriotisme d'avore, se complait devant une dinde rutilante ou un gigot de mouton farci; l'Américain veut au contraire sous ses yeux dix ou douze assiettes grandes comme le creux de la main, jetées pêle-mêle sur la table, et remplies de mets les moins sympathiques. Il n'a pas le temps d'avoir de l'ordre; le potage, les viandes, les hors-l'œuvre, le dessert, ce sont là autant de classifications, et il abomine les classifications; distinguer les aliments équivalait à distinguer les personnes, et l'homme de l'Ouest ne connaît ni l'un ni l'autre; tout cela lui paraît une fiction des sociétés assez établies pour avoir du temps à perdre, et il entame indifféremment son repas par le mets qui est le plus à sa portée.

Jadis—je ne sais jusqu'où cela remonte, mais il faut bien le croire, puis que c'est passé à l'état de tradition—jadis, on donnait, paraît-il, des repas sur le train même du Pacifique; dans ces temps primitifs, le voyageur avait le temps de manger, il le prenait à sa guise, il choisissait son heure et il pouvait apporter à son repas la distribution classique à laquelle nous sommes habitués; son estomac ne souffrait point de violences ni d'attaques à l'improviste; on lui laissait le droit de digérer, qui est un des droits de l'homme non inscrits dans les constitutions, mais aujourd'hui la route du Pacifique est trop peuplée; il s'est établi trop de villages et trop de stations pour que l'estomac ait pu conserver le premier de ses droits. Au restaurant du train on a substitué des restaurants placés de distance en distance, que ne peuvent plus saccager les Indiens, mais qui en revanche donnent une mort certaine à ce qui s'y arrête assidûment. On y arrive sans appétit, mais il faut manger et manger à la course, parce qu'on en aura ensuite pour six

ou sept heures à attendre, à moins qu'on ait apporté avec soi son panier de provisions.

Oh! le panier de provisions, parlons-en. Voilà encore une illusion! je n'ai pas vu de voyageurs qui, après avoir développé et renveloppé pendant deux ou trois jours leurs petits paquets de gâteaux, de jambon, de langue salée ou de poulet froid, n'en eussent par-dessus les oreilles de ce trouble vulgaire qui ajoute encore à la monotonie du voyage. Descendre au restaurant, même pour en revenir avec des spasmes et des étouffements, cela crée du moins une diversion. Manger chaud est un besoin impérieux de la nature; voir la vapeur s'élever d'un plat, c'est sentir des vapeurs de soulagement monter du fond de l'âme; et quand on s'est bourré pendant quarante-huit heures de saucisson et de galettes, il est impossible d'y résister plus longtemps, et l'homme s'incline devant le rosbif qui fume. Juste ciel! quand je pense à ces restaurants meurtriers, j'éprouve encore des frémissements et des spasmes stomachiques. Vingt minutes seulement pour manger à contre-cœur et pas une minute pour prendre le plus léger exercice, et cela dure huit jours! Pour suppléer au besoin de mouvement, on engloutit à la hâte deux ou trois tasses de café et l'on monte dans le train pour entendre encore cet infernal bruit des chars roulant sur la voie, bruit que rien n'apaise, ni ne diminue ni n'arrête. Il n'y a pas de remède ni d'issue possible, il faut continuer sa route. On est brisé, énérvé au point que tout devient insupportable; la tête est en feu, l'estomac en colère; on sent mugir en soi une irritation qui s'accroît encore de son impuissance, qui grandit, grandit toujours à chaque pas qu'on fait sur cette implacable route dont le terme semble faire sans cesse; alors, on regarde autour de soi, éperdu, effaré par les premières atteintes du découragement. On est captif, on est lié, il faut suivre le train. S'arrêter où? et pourquoi s'arrêter? Qu'y a-t-il autour de soi? La plaine s'étend sous le regard avide et l'on ne saurait y trouver nulle part un foyer où reposer sa fatigue et consoler son ennui. Tout vous est refusé et chaque pas que vous faites est un surcroît de souffrance; incessamment le désert apporte un ennui qui s'ajoute encore à l'ennui des premiers jours; l'abandon s'appesantit en quelque sorte autour de soi; il devient intense, inconsolable; on voudrait prier, demander grâce à la nature qui n'a plus pour soi ni spectacle, ni beauté ni attrait; on lève les yeux vers le ciel, il est muet, impassible comme la plaine; on cherche un regard qui réponde au sien, une âme où l'on devine quelque chagrin et qui, elle aussi, ait besoin de s'épancher; mais non, les hommes, comme l'espérance et comme le ciel, tout s'éloigne de soi; on enfonce de plus en plus dans le vide, et chaque effort qu'on fait pour en sortir y repousse davantage, comme lorsqu'on marche dans le sable mouvant. Oh! la vraie solitude, le véritable isolement, le prisonnier condamné au cachot ne le connaît pas; on est seul, vraiment seul lorsqu'on est au milieu d'hommes qui n'ont pour soi ni un regard, ni une pensée, ni une parole.

Où, pendant huit jours, je me suis traîné ainsi, au milieu d'un bruit sans relâche qui brisait ma tête sans lui laisser une heure de repos, pendant que des flots brûlants de souvenir l'enveloppaient comme une marée toujours montante? J'aurais entendu dire qu'on s'habitue à cela... non non; au bout de deux jours parfois on s'imagine s'être fait tant bien que mal au vacarme et au mouvement des chars; mais vienne le quatrième ou le cinquième jour, on n'y peut déjà plus tenir, et lorsqu'arrive le terme du voyage, on n'y espère plus; l'état moral devient absolument comme l'état physique; on éprouve cet engourdissement qui suit la violence des grandes douleurs, dans lequel on croit trouver l'indifférence et le calme, tandis qu'il n'est que la préparation sourde à de nouveaux chagrins que le moindre incident, le plus léger inattendu ramènera encore plus violemment qu'autrefois. Non, on ne s'habitue pas à l'ennui, c'est l'ennui qui s'habitue à nous; alors qu'on recherche les plus petites consolations, on croit en trouver une dans l'œuvre du temps; on prend toutes les fictions du cœur malade; et toutes les espérances furtives pour des remèdes certains, mais le regret veille toujours et la cicatrice durcit, mais ne se ferme jamais.

Demandez au prisonnier de vingt ans s'il a oublié qu'il était libre; non, demandez lui plutôt si, de jour en jour, il ne sent pas et ne regrette pas davantage la liberté. Voyez dans leur cage la morne allée et venue des bêtes fauves, arrachées au désert, altérées d'horizon, avec leur grand œil ivre du souvenir du simoun, et qui dévorent tristement leur maigre provision d'espace; voyez le bâillement navrant de tous ces captifs; comme ils arpentent avec une monotonie infatigable ce plancher inflexible qui mure des pas autrefois sans bornes, qui plafonne le bond et qui encasse des regards habitués au lever des étoiles. Ils ne vivent plus, ils meurent lentement. La vie n'est pas seulement le souffle, c'est le bonheur ou l'espérance qui l'anime; en dehors de cela il ne reste plus que la machine humaine, poussée par ses ressorts; une seule heure de joie entière contient plus de vie que dix ans passés à la poursuite d'un but qu'on ne s'est donné que par compensation.

Je crois l'avoir dit plus haut : pour aller de Chicago à Omaha, il faut une journée entière; on quitte Chicago à dix heures du matin et l'on arrive à Omaha le lendemain à la même heure; le trajet est de cinq cents milles exactement, ou cent soixante-dix lieues en chiffres ronds. Si l'on prend au départ un billet pour San Francisco, on le paie cent dix-huit dollars en greenbacks; de Montréal, le même billet coûte cent vingt-huit dollars en or. Cela ne comprend pas le lit dans le Pullman car, détail important à ajouter : le lit vous coûtera de Montréal à Chicago cinq dollars; de Chicago à Omaha trois; d'Omaha à Ogden huit, et de Ogden à San Francisco six. En tout vingt-deux dollars. Je ferai ici une remarque qui étounera peut-être; les Pullman du Grand-Tronc, que l'on suit de Montréal à Detroit, sont les meilleurs et les plus confortables de tout le trajet jusqu'à San Francisco. Comment le Grand-Tronc, qui est la plus atroce voie ferrée qui existe, si l'on en excepte le chemin Gosford, peut-il avoir une pareille distraction, c'est ce que je laisse à deviner. Dans les Pullmans du Grand-Tronc, outre que le voyageur est bien installé, il sent qu'il s'adresse à un domestique quand il parle au nègre qui fait son lit et qui frotte ses chaussures; à mesure qu'on avance dans l'Ouest, la démarcation diminue de plus en plus, et, enfin, lorsqu'on arrive à Ogden, le nègre n'est pas seulement votre égal, il est tellement au-dessus de vous que vous avez envie de l'aider à sa toilette et de lui présenter toutes vos lettres de recommandation pour qu'il vous regarde d'un bon œil. Remarquez toutefois qu'il fera son service exactement et rigoureusement, parce qu'il est payé pour cela, mais il ne s'en rappellera pas moins qu'il fut autrefois esclave, qu'il appartient aujourd'hui à la grande caste des libérés, et qu'il faut venger sur les blancs toutes les humiliations, les dédains et l'abjection qu'il a eu à subir.

Rien n'égale l'arrogance de l'esclave devenu subitement

homme. Comme il ne connaît que l'éducation de la servitude, il n'a aucune conception de l'égalité et ne peut voir partout que des maîtres et des serviteurs. Devenu libre, il croit que c'est à son tour d'être maître, et, s'il le pouvait, au lieu de faire votre lit, il vous donnerait la bastonnade. Chose à remarquer, le nègre reconnaît de suite le blanc du Sud et il a pour lui un respect instinctif; quant au blanc de l'Ouest, il lui tape sur le ventre et lui demande d'allumer son cigare au sien. C'est pourtant l'homme de l'Ouest surtout qui l'a affranchi; mais dans ce rude et grossier personnage, le nègre voit bien plutôt un égal et oublie vite que c'est un libérateur.

Dans les trains de l'Est, le conducteur lui-même apprécie sa situation relative et comprend tous les égards qu'il doit aux passagers: dans l'Ouest, le *conductor* est le premier gentleman du train; c'est le mieux mis, le plus élégant, le plus propre, et, en vérité, le plus policé. Il a l'habitude de ces longs voyages où le passager finit presque invariablement par une démoralisation complète et néglige les soins de sa personne; il sait mieux se tenir en ordre et éviter les souillures de l'atmosphère, de la chaleur et de la locomotive. Pour lui les banquettes bourrées n'ont pour ainsi dire pas de poussière, et le tuyau de l'engin pas de fumée; il se tient à l'abri dans son petit compartiment privilégié et n'en sort que lorsque c'est absolument nécessaire. Il ne fait jamais plus de trente-six heures de suite dans les cars, et cela deux ou trois fois seulement par semaine; il a pu ainsi facilement s'habituer à la vie de chemin de fer, sans trop de fatigue; il en connaît toutes les ressources et se protège contre tous ses désagréments, tandis que le voyageur, qui fait d'un trait huit cents à mille lieues finit après deux ou trois jours, par être las de toutes les précautions en les voyant à peu près inutiles. En outre il a un besoin invincible de mouvement, il va d'un car à l'autre, se tient sur la plateforme où la suite et la poussière l'inondent sans qu'il en tienne compte; pour se distraire, il fume à outrance dans des compartiments où les banquettes gémissent sous le poids des bottes et en retiennent toute la malpropreté; il a beau se laver, se broser, se peigner vingt fois par jour, rien n'y fait; plus il se débarbouille, plus il en a besoin, car la peau nettoyée prend vite la poussière; enfin, de lassitude, il laisse là tous les expédients et s'abandonne à l'horreur de son sort.

Les dames évitent mieux que les hommes toutes ces misères d'un long voyage. Tranquillement assises, voilées, gantées, résignées et patientes, elles échappent en partie aux incon vénients qui désolent l'homme, et peuvent le subir plus longtemps. Elles ne descendent pas à chaque station alimentaire, tant s'en faut; c'est plutôt pour elles que le panier de provisions est resté un compagnon de voyage; elles se font dresser une petite table devant leur banquette, mangent de compagnie deux ou trois ensemble, lentement, et font remplir de temps à autre leur bidon de lait ou leur carafon de vin. Elles se prémuissent tant soit peu contre l'ennui en ayant soin de ne pas voyager seules sur un long trajet; elles ont toujours quelque compagne sinon un compagnon; en outre, tous les égards et toutes les commodités sont pour elles, ce qui offre une compensation appréciable.

Il y a toutes les sortes de monde possible sur ce chemin du Pacifique, qui est la seule route d'un littoral à l'autre du continent américain; mais, hommes et femmes, quel que soit l'habit qu'ils portent, quel que soit leur luxe ou leur richesse, ont presque universellement un aspect vulgaire et des façons qui sentent la boutique. Parmi les femmes, quelques-unes affectent de la hauteur et de la transcendance, surtout lorsqu'elles sont chargées de bijoux et qu'elles ont pris l'un des deux compartiments réservés qui sont à chaque extrémité du Pullman car; les maris ou les fils de ces dames cependant, restent assez unis et n'ont pas l'air convaincus d'une supériorité quelconque; c'est toujours cela.

On ne s'amuse pas beaucoup avec des voyageurs de ce calibre, et leur conversation, quand il leur arrive de se desserrer la bouche, manque de piquant. L'artiste et le poète se trouvent au milieu d'eux dans une solitude plus profonde que celle du cahot, et cette solitude s'accroît encore de l'irritation qu'on éprouve à voir autour de soi tant d'être avec qui l'on ne peut entamer le moindre sujet sympathique ou instructif. J'avais entendu dire en partant de Montréal et ensuite de Détroit:

« Quel délicieux voyage vous allez faire! Il y a toujours nombre de Français qui vont de New-York à San Francisco; vous aurez des distractions à l'infini; le trajet est long et pénible peut-être en chemin de fer, mais vous y trouverez tout le confort possible; les dames vous feront oublier la fatigue de la route et puis, vous ferez aisément des connaissances; vous ferez même des amis qui seront peut-être les meilleurs et les plus vrais de tous ceux que vous aurez eus... » Hélas les amis ne se font plus lorsqu'on a perdu foi dans toutes les affections et que les nouvelles offrent tant de périls qu'on les redoute plutôt qu'on ne les recherche; on ne se sent pas d'attrait à lier connaissance avec des gens qui n'ont ni votre éducation, ni vos habitudes, pour qui tout ce que vous aimez est étranger ou puéril, dont l'objet unique de la vie est la recherche de la fortune et qui consacrent à ce soin vulgaire toute l'activité de leur esprit; on se tient loin d'eux avec un pudique dédain plutôt qu'on ne s'en approche, tant la pensée intime à quelque chose de sacré qu'on n'aime pas à ternir par de futiles liaisons.

Je n'ai pas vu un seul Français pendant les six jours que j'ai passés en chemin de fer, depuis Chicago jusqu'à la Californie. Peut-être était-ce un voyage exceptionnel; à cela je reconnaîtrais un des traits de la fatalité qui me poursuit jusque dans les moindres circonstances.

Je n'ai pas trouvé, non, ni parmi les hommes ni parmi les femmes qui m'ont accompagné pendant toute une semaine, une seule personne dont la conversation m'offrit un intérêt de cinq minutes. J'ai en vain cherché parmi ces dernières une figure assez attrayante pour faire oublier quelques instants la disposition malheureuse de mon esprit, mais il y avait sur ma pensée je ne sais quel voile qui me dérobait la vue de tout ce qui aurait pu la distraire ou la charmer.

Une fois seulement, — c'est après avoir quitté Omaha — je crus trouver une femme qui me ferait passer quelques heures sur les longues journées du voyage. Elle occupait la même section que moi dans le Pullman car; elle avait un air plus distingué que les autres et, comme elle était seule en apparence, je m'approchai d'elle. Son accueil fut encourageant; alors je crus devoir me faire connaître: ce fut là mon malheur. Je lui déclarai mes noms et qualités, je lui fis voir, pour dissiper toute crainte d'imposture, quelques lettres de recommandation et les entreliens flatteurs des journaux au sujet de mon départ du Canada. Juste ciel! persécution obstinée du sort? cette femme était un bas-bleu. Le bas-bleu, lecteur, c'est le hauneon, c'est le véscatoire, c'est la mouche-à-miel de l'homme de lettres. Dès qu'elle vit que j'étais un écrivain, je fus perdu. Le bas-bleu de l'Est, c'est déjà exaspérant, mais que dire du bas-bleu de l'Ouest! Le vernis de lecture et de savantisme jeté sur cette

couche raboteuse! Que faire? j'étais pincé: la résignation dans un cas pareil est sublime. Le bas-bleu est la seule femme qui ne se sauve pas de l'homme; je jetai un regard désespéré de côté et d'autre; je crus voir une assez jolie figure, mais celle-là évidemment se serait moquée de moi; cependant j'aime mieux la femme qui me rit au nez que celle qui me fait suer à grosses gouttes dans l'impuissance de m'en défaire. Mais il était trop tard, et puisque le ciel était contre moi, je baissai la tête et restai en frémissant ce nouvel outrage de la destinée.

Tout le long de la route je fus condamné à un système de politesses irritantes qui heureusement, une fois remplies, me donnaient une excuse pour m'échapper. Le bas-bleu est un être qui ne mange pas, qui ne dort pas, qui méprise toutes les nécessités de notre pauvre nature, et dont les caprices sont formidables par le nombre et la variété. Le mien ne tenait à la terre que par des filaments barbouillés d'encre; elle avait apporté avec elle toute une papeterie et elle écrivait vingt lettres par jour sans compter les impressions de voyage; et que de notes, grand Dieu! Elle ne dormait pas, elle était extrêmement énervée, et de la voir, et d'en avoir soin ajoutait à mon propre énervement qui cependant aurait pu me suffire.

Elle disait qu'une seule chose la soutenait, le café, et à chaque station où le train arrête pour les repas, il me fallait aller lui en chercher une tasse et perdre sept à huit minutes à l'attendre. Parfois je m'esquivais, mais comme j'avais bien besoin de mouvement que de nourriture et que je ne pouvais marcher que sur la plate-forme de la gare, elle ne tardait pas à m'apercevoir et je voyais aussitôt apparaître par la croisée du car la tasse inévitable. Elle était maigre et sèche et disait que le lait fait engraisser, mais elle se gardait bien d'en prendre; au reste, créature d'une intelligence réelle et qui aurait pu plaire sous certains rapports comme femme si elle avait voulu consentir à être moins homme.

A. BUIES.

(A continuer)

A SA SAINTETE PIE IX

I

Tu n'as pas tressailli, vieille cité Romaine
Quand l'armée ennemie envahissant la plaine
Fit entendre dans l'air le bruit de ses clairons
Et résonner le sol de ses durs éperons?
Tu n'as donc pas fouillé dans l'océan de Page?
Le passé, tout rempli de force et de courage,
Ne t'a donc pas parlé de quelque trait vaillant
Qui sût, de son écho, réveiller ta fierté?
Il t'aurait appelé Romulus et son frère
Qui firent de leur sang ta noblesse première.
Puis, il t'aurait montré Mucius Sœvola
Dont la robuste main sur un bûcher brûla;
Tullius, qui pour ne pas manquer à sa parole
Se jeta vaillamment du haut du Capitole.
Horatius, Fabius, Tarquin, Cincinnatus,
Valerius, Caius, Agricola, Brutus,
Tous ces premiers Romains que gardent tes annales.
Puis, plus tard, Marius qui prit des capitales,
Annibal, qui franchit par trois fois l'Appennin,
Scipion, que tes aïeux surnommaient l'Africain,
César qui sut porter tes armes dans les Gaules,
Cicéron, t'illustrant de ses doctes paroles,
Puis, contre Galérius, le prince Constantin
Portant sur son drapeau l'emblème du chrétien.
Enfin d'autres encor dont ton histoire abonde,
Par qui ta gloire fut la plus grande du monde.

..

O Rome, ces héros, oubliés de nos jours,
Te laissent une voix qui parlera toujours;
La voix du souvenir, voix sacrée et puissante,
Qui résonna partout virile et triomphante,
Et pourtant, tu n'as pas entendu cette voix
Qui, dans ce couit danger, plus forte qu'autrefois,
Te criait: « Toi, le prix de sanglantes batailles,
Ecrases l'ennemi sous tes vieilles murailles.
Ne laisse pas ainsi fouler d'un pied vainqueur
Ce sol, pauvre trésor de l'Élu du Seigneur,
Et toi, qu'ont respectée en ta religion sainte
Les hommes qui deux fois ont franchi ton enceinte,
Toi qui fus le témoin de nos premiers martyrs,
Qui des premiers chrétiens conserves les soubrires,
Qui gardes de la foi les premières doctrines,
Qu'ont arrosé le sang de vaillantes poitrines,
Ne laisse pas ainsi souiller de nouveaux deuils,
La blanche pureté de milliers de linceuls,
Et, défendant tes murs pour défendre la foi,
Protège de ton Dieu l'Élu: le Pape-Roi!... »

II

Mais Dieu n'a pas voulu que cette voix puissante
Arrête en son chemin cette marche sanglante,
Œuvre affreuse de mort,
Car il voulait frapper l'esprit de ses fidèles
Pour en faire jaillir les vives étincelles
Qui conduisent au port.

Peut-être voulait-il éprouver notre terre
Pour lire dans son cœur une croyance entière
En notre religion;
Et son ministre saint, le chef de notre église,
Souffre aujourd'hui pour nous dans sa ville conquise
Cette humiliation.

III

O toi, l'Élu de Dieu, descendant de saint Pierre
Toi, dont nous ne parlons qu'avec une prière,
Toi, notre père à tous,
Toi, Pontife sacré, défenseur de la bible,
Toi dont le nom béni, la parole infaillible
Nous font mettre à genoux;

Toi, le chef des chrétiens, toi, le chef de l'église,
Toi, dont le front blanchi vers la terre promise
Se lève triomphant,
Tu gémiss, ô captif d'une cause barbare,
Entre les murs étroits d'un cachot que l'on pare
Du nom de Vatican.

Dépouillé, tout à coup, de ta ville de Rome,
Cet antique foyer des croyances de l'homme

Et leur premier berceau,
Tu vis seul, opprimé par la force brutale,
Dans ta Rome d'hier, aujourd'hui capitale
D'un royaume nouveau.

Ton royaume est plus grand que tous ceux de la terre,
Car c'est le monde entier qui toujours te révère
Et qui bénit ton nom,...

Ta voix est maintenant plus touchante et plus sainte,
C'est la voix du martyr, sans regret et sans plainte,
C'est la voix du pardon.

Tu n'as pas murmuré devant cette œuvre impie,
Entre les mains de Dieu, tu reposais ta vie,
Pleine de grands travaux,
Et la captivité qui ferait peur aux autres
Est pour toi, descendant des glorieux apôtres,
Le bonheur du repos.

Et pourtant ton esprit, vivant, infatigable,
Sans crainte de l'oubli qui maintenant l'accable,
Veille sur ton troupeau,
Ta volonté nous vient plus sacrée et plus douce,
Et nous nous rangerons loin de toute secousse,
Autour de ton drapeau.

Ce drapeau, rayonnant de majesté chrétienne,
Jusqu'à la fin des fins sera, quoiqu'il advienne,
Le flambeau de la foi,
Nous le suivrons partout, ce merveilleux emblème,
Cet astre lumineux essence de Dieu même,
Et sceptre de sa loi!...

IV

Vois-tu, noble captif, vois-tu la pauvre France
Que ton cœur aimait tant, si pleine d'espérance...
Sous le joug étranger, rompue à la souffrance,
Apprenant à compter ses morts;
Vois-tu ses longs efforts pour renaitre à la vie,
La vois-tu, confiante en l'homme de génie,
Qui sut faire cesser une lente agonie
Et détourner de tristes sorts?

Tu l'aimais, cette France, autrefois si puissante,
Si fière de ses fils, de sa gloire constante,
Qui portait sa bannière altière et triomphante
A travers toutes les nations,
Elle allait protéger les faibles de la terre,
Prêtait aux opprimés un appui tutélaire,
Marchait, marchait toujours, soulevant la poussière
De nos vieilles générations.

Mais un jour, tu l'as vue et pauvre et délaissée
Par ceux qui l'appelaient autrefois, abaissée
Par l'Allemand vainqueur, dont la honte passée

Avait à se venger de nous,
Tu l'as vue essayant de prolonger la lutte;
Souffrant et combattant pour éviter la chute,
Marchant pied à pied son sol qu'on lui dispute,
Puis, hélas! tomber à genoux!...

Tu la vis, s'abreuvant de larmes et d'outrage,
Signer la paix forcée avec des cris de rage,
Laisant à l'avenir le soin de prendre garde,
Sur ces vautours de sang repus;
Jusqu'au jour où, s'armant de sa haine fatale
La France lancera son humaine rafale
Et broiera dans ses mains le Roi, la Capitale
De ces vainqueurs bientôt vaincus.

V

Il viendra ce matin de joie et de lumière
Rallumer dans nos cœurs une fibre guerrière
Il viendra ce matin, où le peuple français
Enhardi par l'éclat de ses nouveaux succès,
Donnera sans souci, son bonheur et sa vie
Pour délivrer enfin sa patrie asservie.
Alors qu'il sera beau ce radieux soleil
Qu'elle solennité dans ce nouveau réveil,
Qu'ils seront pleins d'espoir ces instants où la France,
Dépouillant à jamais sa robe de soifrance,
Pourra montrer bien haut son ancienne fierté
Et remercier Dieu en criant: « Liberté!... »

VI

Il reviendra, ce jour où ton augur te Rome
N'obéira qu'à toi, l'Élu de Dieu fait homme,
Son véritable roi;
Où vainqueur sans combat, tu redeviendras maître,
Maître de tes états, qui sentiront renaitre
Le bonheur avec toi.

Il reviendra ce jour, où sous les yeux du monde
Libre enfin de semer ta charité féconde
Sur les pauvres humains,
Ta voix sera pour nous un écho des oracles
D'un signe tu feras opérer des miracles,
Rien qu'en ouvrant les mains.

Alors, on entendra la céleste harmonie
Des anges qui diront ta sagesse infinie
Aux anges du Saint Lieu,
Et leurs chants parfumés par un encens mystique
Imploreront pour nous, dans leur chaste cantique,
La clémence de Dieu.

GASTON WIALARD.

CROIRE, ESPERER, AIMER

Je veux croire toujours la parole sincère
Que me répète un cœur avec un doux émoi;
Mais hélas! oublié sur cette pauvre terre,
Qui jamais en a dit pour moi?

Je veux toute ma vie espérer en silence,
Si je peux au moins jour d'un instant de bonheur;
Mais quelle voix jamais, allégeant ma souffrance,
Parla d'espérance à mon cœur?

Je veux aimer toujours, si pour tout mon amour
Je reçois en échange un doux mot de tendresse;
Mais quel cœur généreux a jamais un seul jour,
Pour mon cœur tressailli d'ivresse?

Pointe-Claire, 4 août 1874.

J. H.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie."
E. HELLO.

(Suite.)

Il ne reste donc à la poésie lyrique de la Grèce que les sujets nationaux, philosophiques, ou les émotions plus intimes et personnelles du poète. Ce champ est vaste encore, et si les poètes de la Grèce n'y ont pas fait d'aussi riches moissons que David et les Prophètes, du moins les glaneurs n'ont pas manqué. Aucune nation peut-être n'eût un plus grand nombre de poètes lyriques. Depuis Homère jusques à Cléanthe, on n'en compte pas moins de vingt, tous célèbres dans l'antiquité, mais dont la plupart ne nous sont parvenus qu'avec leurs noms et les éloges des anciens.

Le premier que nous rencontrons au milieu du septième siècle avant J. C. fut *Archiloque* que l'antiquité plaçait à côté d'Homère. Les fragments qui nous restent ne peuvent nous donner une idée satisfaisante de ce génie malfaisant qui se vantait dans ses vers des lâchetés et des impudences de sa vie.

Alcman (7^e siècle) dont il ne reste pas plus de traces, fut le poète favori de Sparte. Ses chansons licencieuses qui faisaient les délices des Spartiates et l'éducation littéraire de leurs enfants prouvent peu éloquemment l'austérité fameuse et les vertus si vantées de la république de Lycurgue.

Alcée son contemporain, chantait bravement l'éclat des armes après avoir laissé son bouclier sur le champ de bataille. Plus brave aux orgies et aux débauches, il a laissé de sa corruption de courts mais dégoûtants trophées.

Mais rien n'égale à ce point de vue les fragments qui nous restent de *Sapho*. La corruption de cette femme éhontée lui a valu autant que son génie les éloges et l'admiration des anciens. Les quelques vers qui nous en restent ne sauraient être appréciés au point de vue de l'art à moins qu'on veuille appeler œuvre d'art la pure prostitution décente en vers élégants. Quelle femme pe due, avec un peu d'instruction, n'en pourrait faire autant ? Quel mérite y aurait-il à décrire en vers élégants les plus viles et les plus brutales sensations ? Quel serait l'idéal d'une si sublime poésie ? — *Sapho* n'a pas fait autre chose. Et voilà ce que le plus applaudi des critiques de notre siècle, celui qui a prétendu introduire la philosophie dans la critique, n'a pas eu honte d'appeler "La poésie passionnée dans la mythologie et dans l'amour, la perfection de l'art grec." Dieu nous garde de cet amour et de cette perfection !

Le seul des poètes de cet époque qui n'ait point prostitué son génie, c'est *Lyrtée*. L'enthousiasme lyrique n'y déborde pas comme dans les chants de *Judith* et de *Débora*. L'émotion est contenue, mais forte et vraie. C'est l'image fidèle du courage Spartiate, rude et ferme, sans exaltation excessive et sans faiblesse.

La poésie populaire eut en Grèce deux chantres fameux. *Limonde* chantait avec charme la brièveté de la vie et racontait avec une douce émotion les légendes mythologiques. *Anacréon*, le poète du vin et de la volupté, eut le triste privilège de chanter ses honteux plaisirs aux jours de sa vieillesse avec autant de fraîcheur et de grâce que dans la maturité de son talent. C'est à peine si l'on trouve parmi les courts fragments qui nous restent de lui quelques inspirations honnêtes et décentes.

Nous arrivons au plus fameux des lyriques Grecs, *Pindare*. Il nous reste de lui quatre livres d'odes triomphales ; les *Olympiques*, les *Isthmiques*, les *Pythiques*, et les *Néméennes*.

Certes, nous ne devons pas attendre ici les sublimes inspirations de David. Il y avait loin des solennités du temple et des fêtes de Jehovah aux palais et aux triomphes des petits rois de la Sicile et de la Grèce vainqueurs aux jeux publics. Il y avait loin de cette poésie hébraïque toute pleine des grands souvenirs religieux et nationaux, qui retentissait au milieu des milliers de voix et d'instruments et des transports d'un peuple à ces hymnes de *Pindare* inspirés par des solennités qui revenaient si souvent et chantées par un chœur de jeunes gens au festin de quelque roitelet moins remarquable que ses coursiers et ses mules. Le poète grec est loin de l'enthousiasme et du sublime des poètes hébreux. Quoique l'on ait dit, ce n'est point dans *Pindare* qu'il faut chercher l'idéal de la poésie lyrique.

Villemain a rapproché *Pindare* de *Bossuet*. C'est aller un peu loin. Il serait inutile autant qu'injuste de refuser à *Pindare* les dons éminents de la poésie, une imagination brillante et pleine de feu, un génie qui tend au sublime. Il a des pensées élevées, des maximes et des sentiments qui rappellent *Bossuet*. Tous deux parlent avec un mélange de simplicité sublime et de vive magnificence de la puissance et de la divinité, de la faiblesse et de la fragilité des hommes. Seulement, ce qui fait le fond continu de la pensée de *Bossuet* n'est que par éclair la pensée de *Pindare*. L'inspiration est rarement la même. Elle est moins haute, moins fréquente et moins profonde dans *Pindare*.

Bossuet est plus lyrique que *Pindare*. Son émotion est plus vraie ; elle sort irrésistiblement de son âme remuée par la pensée des grandeurs de Dieu et du néant de la gloire humaine. Jamais dans *Bossuet* on n'aperçoit le travail de l'écrivain et les artifices de composition. Jamais l'enthousiasme soldé de *Pindare* n'oublie ces misérables habiletés dont l'inspiration n'a que faire.

On a beaucoup vanté l'enthousiasme de *Pindare* qui pénétrait dans des éarts loin de son sujet. Toutefois ce *sublimement* qu'il éclate toujours magnifiquement à côté du sujet, parce que le sujet lui-même est vide d'intérêt, d'aspiration, n'est pas le fruit de l'inspiration.

Ce qu'il faut admirer dans *Pindare*, ce n'est pas l'inspiration puissante de la poésie lyrique. Ce n'est pas non plus un génie toujours vaste et sublime comme celui de *Bossuet*. Quelques rencontres d'idées et de style ne suffisent pas pour établir une comparaison sérieuse entre ces deux hommes si différents par l'inspiration et par les idées comme par le caractère.

Pindare va toujours chercher hors du sujet des ornements qui en dissimulent la stérilité. *Bossuet* n'en a pas d'autres que ceux qui naissent naturellement du sujet. Si *Pindare* est fécond en images sublimes, c'est qu'il croit au prestige de son art et qu'il sent le besoin d'en étaler toute la richesse. *Bossuet* n'est pas un chanteur de profession qui élève son enthousiasme à la hauteur de son salaire ; il ne parle pas pour la gloire de l'éloquence et de la poésie qu'il foule sous ses pieds comme toutes les vanités humaines.

La comparaison des idées ne serait pas plus sérieuse. Si *Pindare* a de magnifiques sentences sur la toute-puissance de la divinité et la misérable grandeur des hommes, il n'en tient pas moins que "le succès est le premier des biens ; que la gloire vient ensuite." Il répète souvent que "l'or est le plus précieux des biens." S'il loue la sagesse et la clémence de ses héros, il n'oublie pas leur libéralité. Le plus grand est ce-

lui qui paye le mieux. Il n'a pas laissé comme les autres de nombreux monuments de sa corruption. Un fragment d'une ode aux courtisanes de Corinthe laisse cependant soupçonner jusqu'où il pourrait descendre.

Il serait ridicule de rapprocher des sujets traités par ces deux hommes. Il n'est pas plus raisonnable de comparer leur manière. *Bossuet* est simple dans sa composition comme dans son style. Il est profond et sublime sans cesser d'être clair. *Pindare* est l'obscurité même. Il faut donc avoir plus le goût des rapprochements ingénieux que des jugements sérieux et raisonnables pour comparer ensemble ces deux hommes si éloignés par le caractère, les idées, les sentiments, les inspirations et les circonstances.

Tel fut *Pindare*. Poète fécond et brillant il sut avant tout chanter autre chose que son sujet et semer ses digressions de traits sublimes, de nobles sentiments, de grandes images, de maximes énergiquement exprimées. Il n'a chanté que par accident, en sortant de son sujet, ce qui fournit à la poésie ses plus hautes inspirations. Encore que les jeux publics de la Grèce fussent des solennités religieuses et nationales, le triomphe à la course et au pugilat était un trop mince événement pour inspirer des chants sublimes et une poésie vraiment religieuse et nationale. *Pindare* le savait bien. C'est, je le répète, la raison de ces digressions fameuses et peu comprises que le poète faisait non pour paraître enthousiaste et inspiré mais pour avoir des sujets plus dignes de son génie. Quand il célèbre un vainqueur Thébain, il oublie les jeux pour ne penser qu'à sa patrie ; son âme s'émeut et sa poésie est vraiment une poésie patriotique.

La vraie poésie lyrique de la Grèce, sa poésie nationale et religieuse est celle qui retentissait sur le théâtre. *Eschyle* est avant tout un poète lyrique, le plus grand de la Grèce. Les *Perses* sont un chant de victoire ; l'*Agamemnon* un hymne triomphal et un chant funèbre. Le *Prométhée enchaîné* est la conception la plus élevée de la poésie antique. Dans tout le théâtre d'*Eschyle* on sent le soufre d'un génie puissant qui chante sur tous les tons de la lyre les traditions religieuses et nationales et les douleurs de l'humanité luttant contre la fatalité. Sa poésie est terrible, grande, enthousiaste, impétueuse, pleine de fougue et quelquefois de pitié et de grâce.

Aucun poète ancien n'a chanté sa patrie avec plus d'amour que *Sophocle* dans les chœurs de son *Électre* à *Colonne*. Ses tragédies sont souvent pleines d'une morale élevée, et les chœurs tour-à-tour gracieux, terribles et doux.

Euripide moins hardi que ses prédécesseurs a atteint dans son *Hippolyte* une élévation morale rare dans l'antiquité. La pureté des sentiments et l'exquise harmonie de ses vers lui donnent quelquefois des charmes qui ne cèdent en rien à ceux de *Sophocle*.

IV

DE LA POESIE LYRIQUE CHEZ LES LATINS

Rome égala la corruption de la Grèce sans égaler son génie. Il n'est donc pas surprenant qu'elle lui soit restée inférieure dans la poésie lyrique. Là où il n'y a plus en religion qu'un scepticisme glacé, en politique que le calme et la tranquillité de l'asservissement et de la mort, dans la famille que le plus audacieux mépris du lien conjugal, quelle grande émotion peut s'élever au fond des cœurs et s'épancher à flots impétueux et profonds ?

Rome d'ailleurs, même dans ses jours héroïques connut rarement les entraînements de l'enthousiasme. Elle eut avant tout dans les lettres comme dans la politique le talent des combinaisons, le génie du calcul. Ce n'est pas ce qu'il faut à la poésie lyrique. On ne combine pas les émotions du cœur par un ingénieur, caprice de l'esprit. Rome n'eut qu'un poète lyrique qui n'a presque aucune inspiration lyrique.

Catulle est licencieux et obscène. A peine dans sa poésie parfois gracieuse et simple, peut-on trouver quelques inspirations décentes comme celle de l'*Épithalame de Manlius*.

Horace qui n'était pas plus grand poète que *Catulle* demanda comme lui son inspiration à la lyre grecque plus encore qu'aux grandes émotions de son temps. Ses odes merveilleusement composées et parfaitement écrites sont l'œuvre de son esprit plus que de son cœur.

(La suite au prochain numéro)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

NOS GRAVURES

ASILE DES ALIENÉS A LA LONGUE POINTE

Le ministère local a eu la pensée de confier les aliénés aux soins des Religieuses de la Providence, de Montréal.

Cent cinquante aliénés sont déjà sous la garde des Religieuses de la Providence, soit dans les anciennes casernes d'Hochelega, soit dans leur maison de la Longue-Pointe. Mais ce ne sont là, et ce ne peuvent être là, que des dispositions provisoires, car elles sont déjà insuffisantes.

Aussi, les Religieuses ont elles entrepris de construire, sur le promontoire de la Longue-Pointe, un vaste asile où elles pourront réunir, dans les conditions les plus favorables, les aliénés des deux sexes.

Les travaux de maçonnerie de cette partie sont déjà assez avancés pour donner une idée de l'étenlue qu'auront les bâtiments quand ils seront achevés, et des commodités qu'ils offriront pour la distribution et l'aménagement des divers services que comporte une maison de ce genre.

La façade de l'édifice se développera sur une longueur totale de 571 pieds.

Le bâtiment central aura 61 pieds de façade sur 160 pieds de profondeur. Il comportera un sous-sol ou *basement*, 4 étages pleins et une mansarde.

Deux corps de bâtiments un peu en retraite, l'un à droite, l'autre à gauche, ayant chacun 90 pieds de façade sur 33 pieds de profondeur, 3 étages pleins entre un sous-sol et une mansarde, se relieront chacun par son extrémité à une aile transversale en alignement avec le bâtiment central, développant 28 pieds sur la façade et

96 pieds sur la profondeur. Chacune de ces ailes aura un sous sol, 4 étages pleins et une mansarde.

Partant de ces ailes, et en retraite comme les bâtiments adjoignant au corps central, l'un à droite l'autre à gauche, s'étendront deux corps de bâtiments ayant chacun une façade de 72 pieds sur une profondeur de 33, avec sous-sol, 3 étages pleins et une mansarde. Chacun de ces deux bâtiments aboutira sur une aile transversale en alignement avec le corps central et avec les deux autres ailes parallèles, et présentera une façade de 33 pieds sur une profondeur de 72, avec un sous sol, 4 étages et une mansarde.

Enfin l'ensemble des constructions sera complété, à chacune des extrémités, par une sorte de tour octogone ayant 14 pieds sur 33.

Un système de ventilation aussi perfectionné que possible sera appliqué à l'aération de toutes les parties du local.

À l'arrière de ces bâtiments destinés aux malades, seront placées les servitudes. Entre autres, une buanderie de 50 pieds sur 100, en dessous de laquelle sera creusée une cave de mêmes dimensions ; au-dessus régneront 2 étages surhaussés d'une mansarde.

Dans une construction de 48 pieds sur 50, sera logée une machine à vapeur qui amènera du St. Laurent dans des réservoirs l'eau nécessaire à l'alimentation de l'appareil de chauffage et aux divers autres besoins et usages de la maison.

En outre des conditions requises pour le bon aménagement intérieur d'un asile d'aliénés, il faut encore des conditions extérieures qui se trouvent groupées à la Longue-Pointe.

Ainsi cette localité, distante de Montréal de 4 milles seulement, est d'un accès facile en toutes saisons ; elle a de plus l'avantage d'être à l'écart du bruit sans être isolée ; enfin elle jouit du privilège d'une salubrité parfaite.

LA CATASTROPHE DE L'HOMME VOLANT.

Nous représentons de Groof au moment où il vient de se séparer du ballon qui, le 9 juillet dernier, l'a emporté au-dessus du jardin de Cremorne à Londres.

Que l'on se place par la pensée sur le trépid, maintenant chaviré, où pendant son ascension de Groof a pu mesurer l'abîme dans lequel il devait se précipiter !

Ne faut-il pas avoir le cœur doublé d'un triple airain pour se décrocher et se lancer en plein infini sans autre secours qu'une machine dont la fragilité fait frissonner les aéronautes, dont la complication fait païr les mécaniciens !

L'appareil, dont l'équilibre est rompu d'une façon irrémédiable, définitive, a été construit avec un soin minutieux dont il ne reste plus en ce moment aucune trace. De meurant horizontales et fauchonnant toutes deux, les ailes eussent fait parachutes. Quoique la queue n'eût été qu'un poids inutile, de Groof, homme leste, robuste, plein d'ardeur, de jeunesse, de santé, fut sans doute arrivé à terre sans s'écraser.

Mais on ne voit tourbillonner dans les airs qu'un affreux mélange de poutres, de ficelles, de toiles, de baleines, de membres encore vivants, crispés ! Ce monstrueux amas est l'œuvre à laquelle un chercheur persévérant, courageux, habile ouvrier, a usé sa vie entière ! Il a communiqué sa foi à la femme qui porte son nom et qui dans quelques minutes va s'évanouir en face de son cadavre pantelant, mutilé.

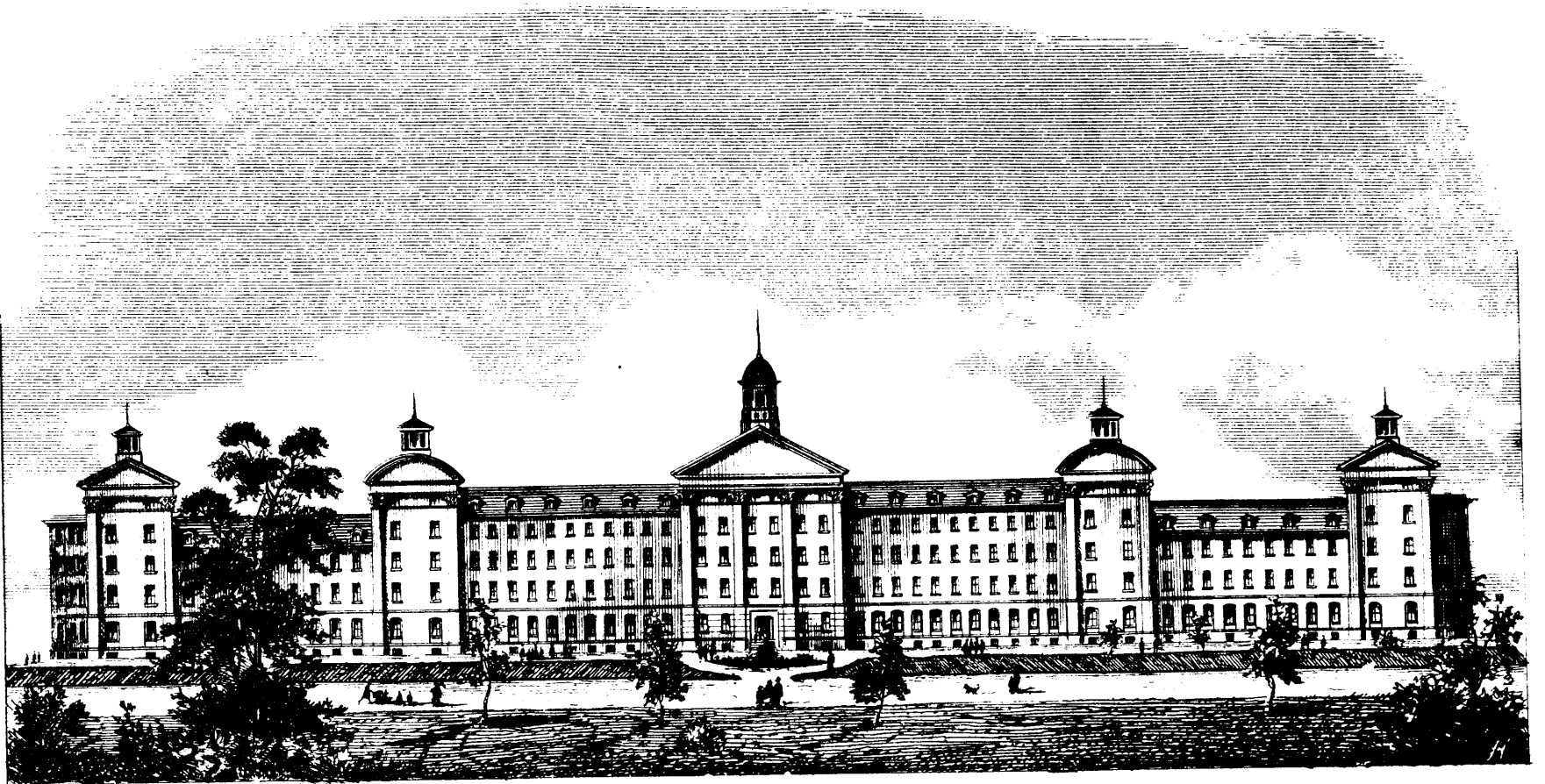
De Groof était parvenu à organiser le rappel de ses ailes à l'aide d'excellents ressorts en caoutchouc très-habilement disposés. Il avait combiné avec une très-grande adresse des cordages destinés à les abaisser avec toute la force qu'une conviction inflexible peut donner à des muscles d'acier. Mais la seule chose à laquelle il n'avait pas songé semble avoir été sa sécurité. Il ne s'est pas demandé ce qui arriverait si sa force musculaire n'était pas suffisante pour agir des deux côtés. Aussi une des ailes paralysée se dressa impuissante, la pointe dirigée vers le ciel. L'autre s'éleva et s'abaisse fébrilement, mais d'une façon, hélas ! inutile. Le malheureux s'affaissa comme un aérolicthe précipité du firmament. Il va se briser contre terre, mais il n'a pas perdu l'espoir, car il tient encore ses cordes en main.

Son dernier mouvement est une protestation sublime ; car ceux qui le ramassent au milieu des débris de son naufrage, prétendent que par un effort surhumain il essaye encore de se retourner.

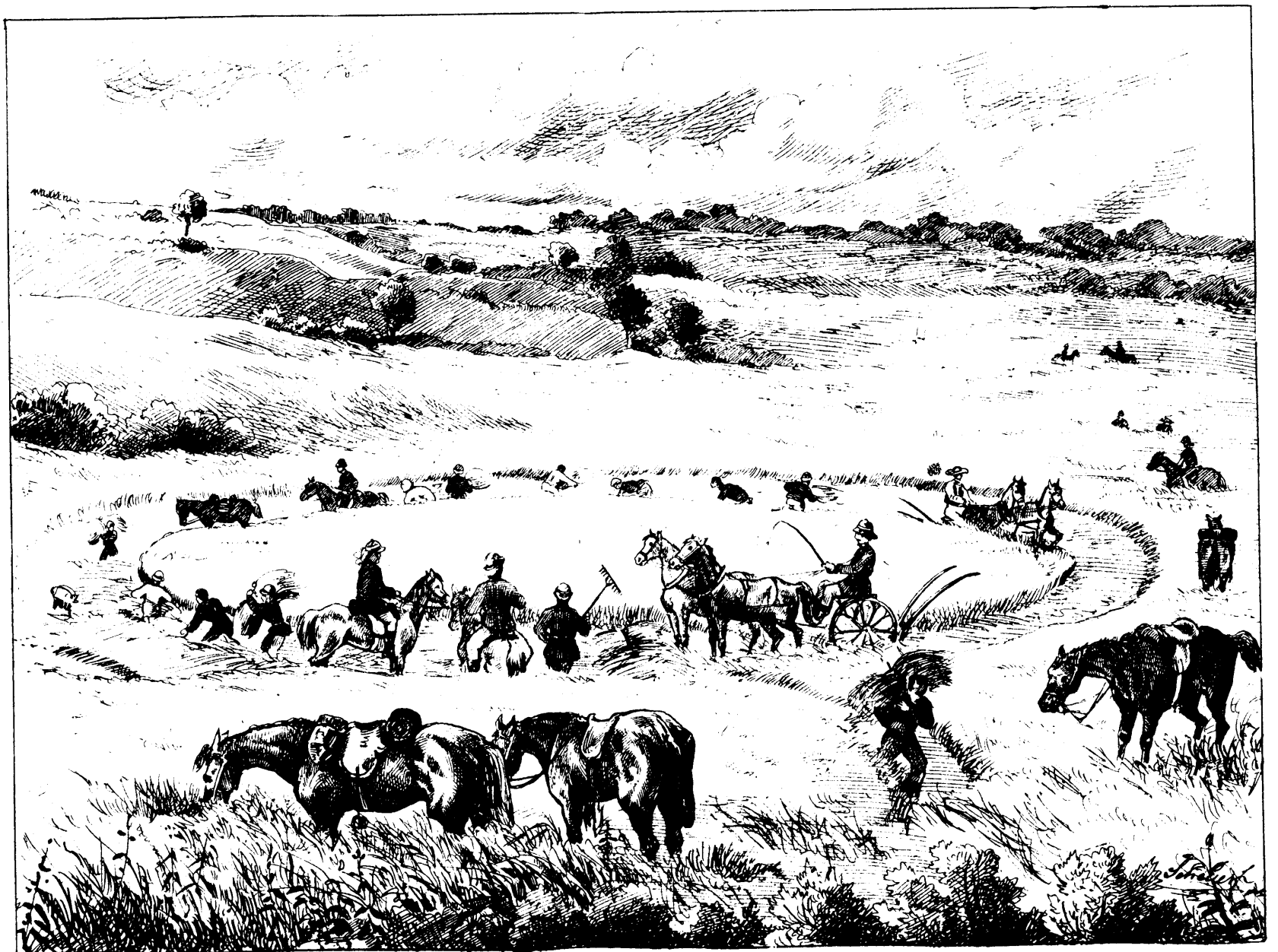
Subitement affranchi d'un poids de 400 kilos, le ballon bondit. Resté seul dans la nacelle, l'aéronaute *Lymmonds* s'évanouit.

Il se réveillera au moment où l'aérostat touchera terre. Il se trouvera épouvanté au milieu d'une voie ferrée, à l'avant d'une locomotive qui arrive à toute vapeur.

Sans le dévouement du mécanicien et de quelques généreux citoyens qui risquent leur vie pour l'arracher à la plus cruelle des morts, il périssait hideusement aplati. Son sort était pire que celui de l'homme volant.

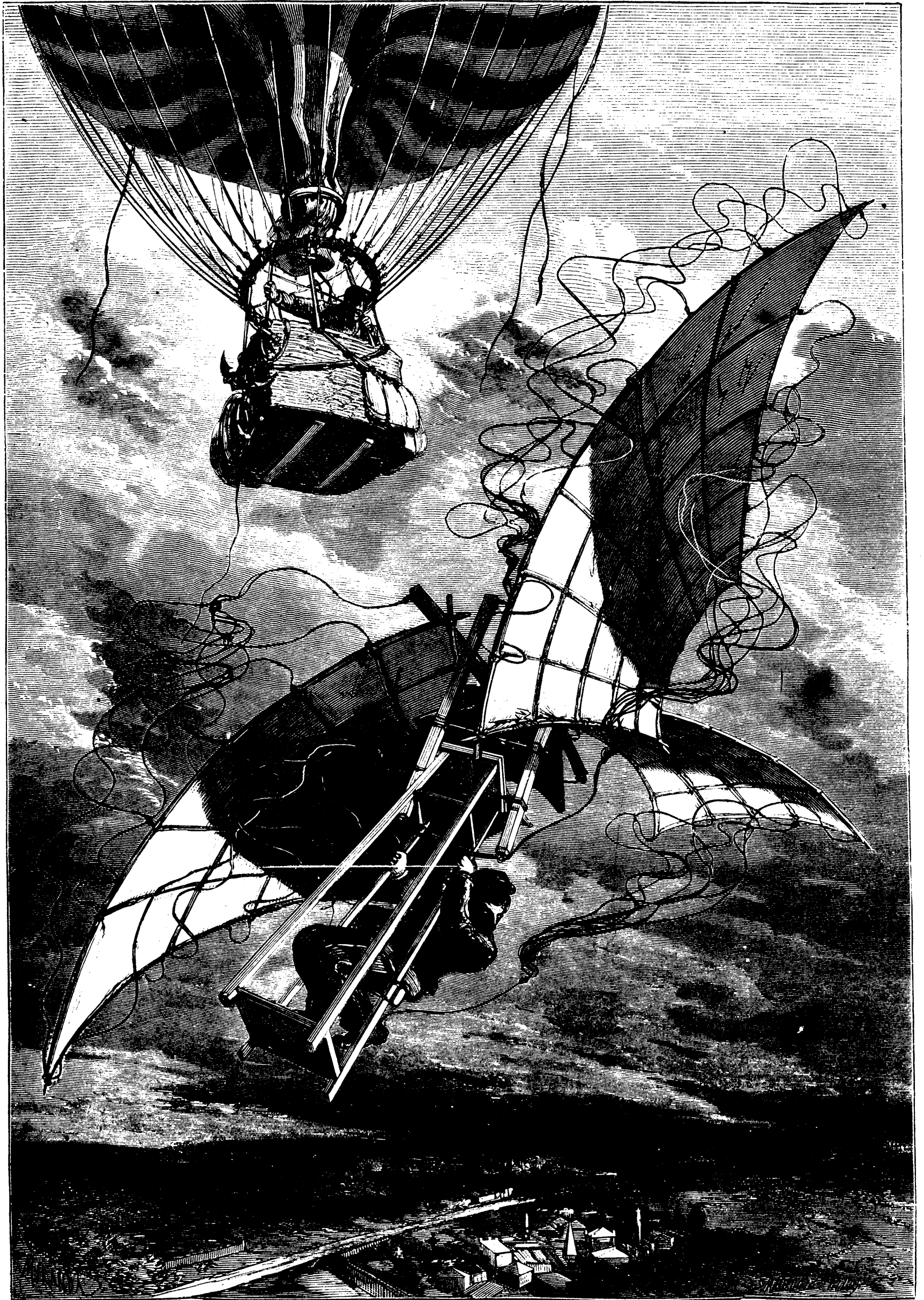


ASILE DES ALIÉNÉS A LA LONGUE-POINTE

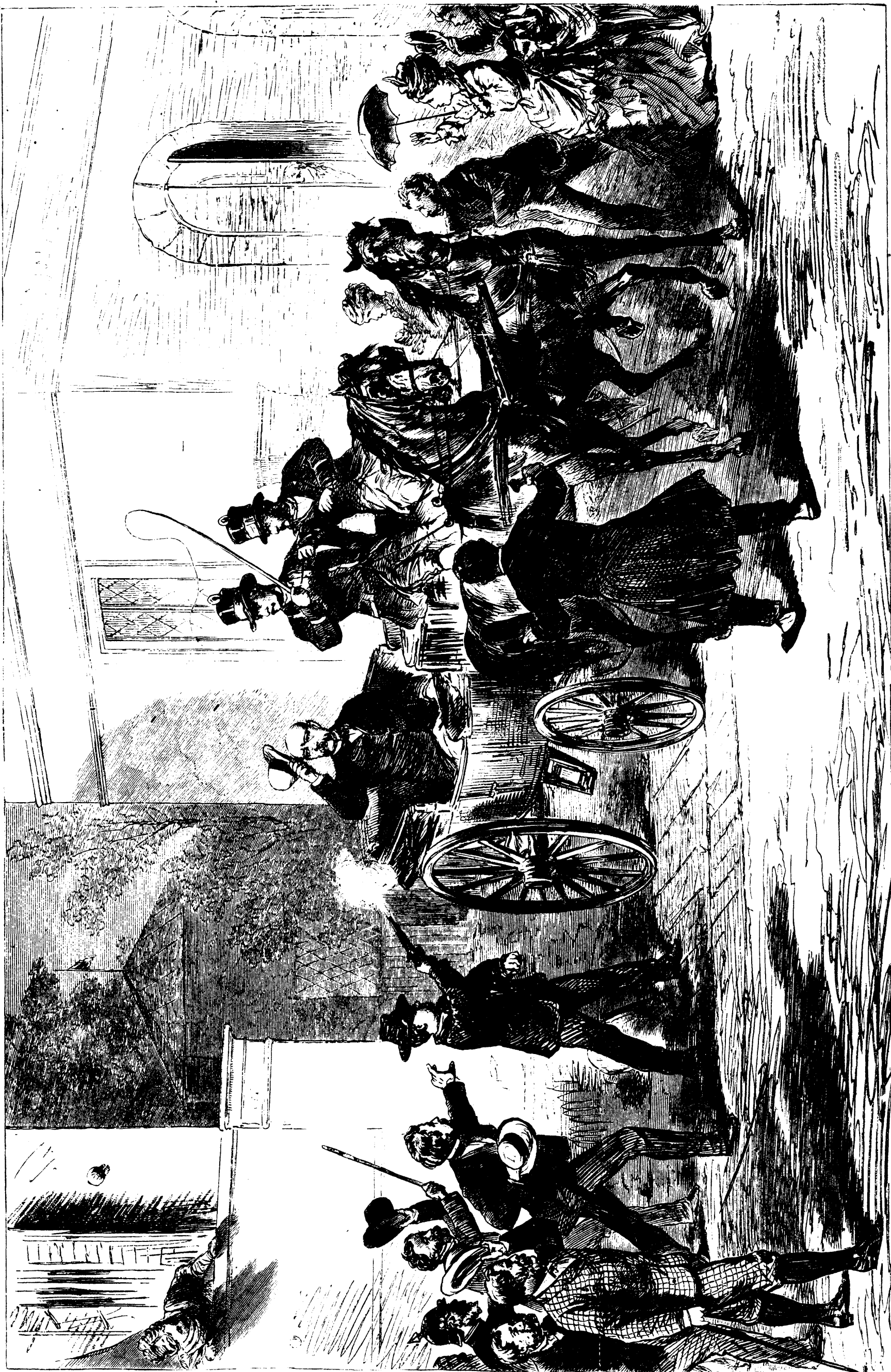


EXPÉDITION DE LA POLICE A CHEVAL DU MANITOBA.— HALTE POUR FAUCHER DU FOIN

DESSINS DE NOTRE ARTISTE, M. HENRI JULIEN



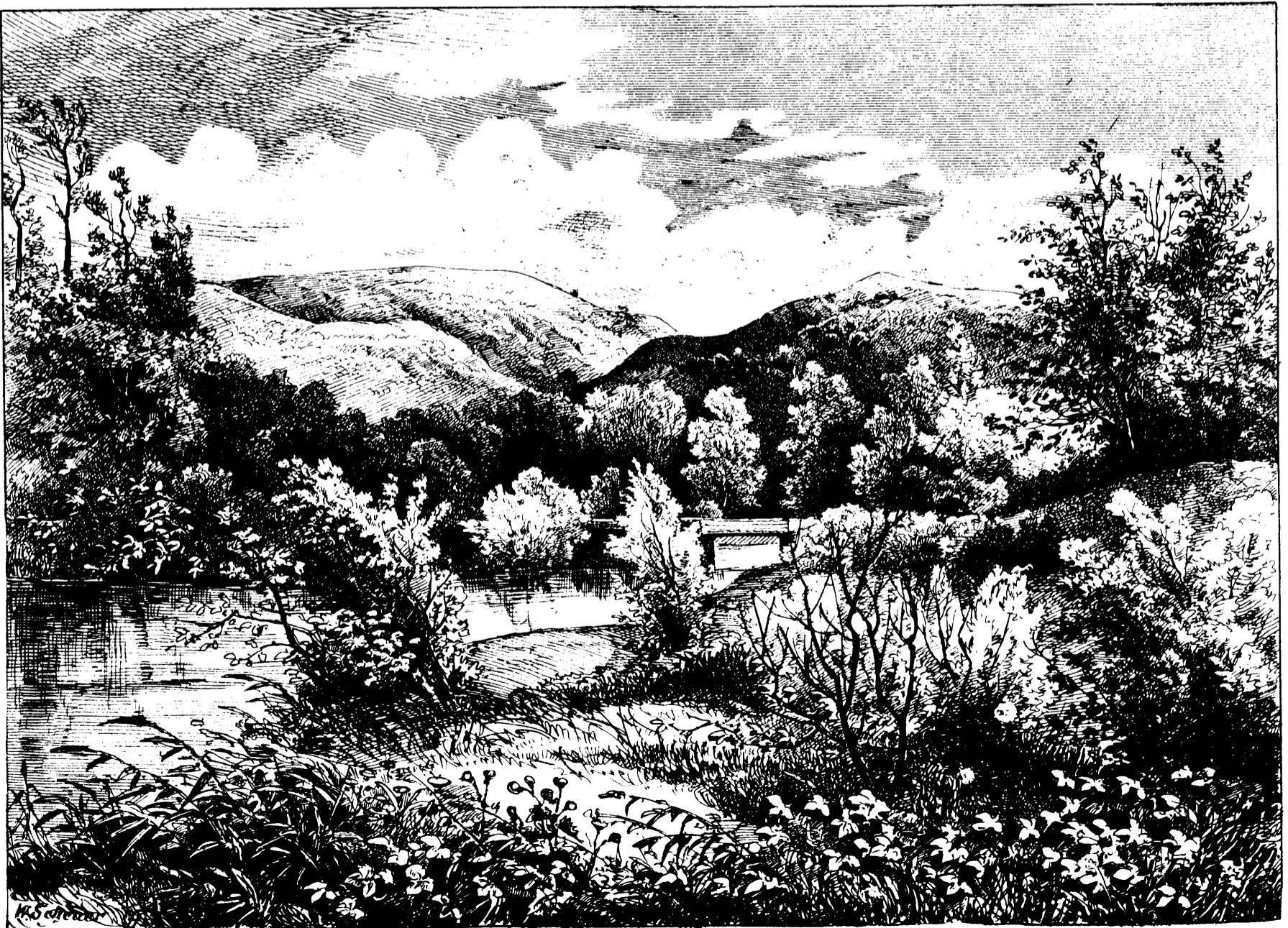
MORT DE M. DE GROOF, DIT L'HOMME VOLANT, A LONDRES



ATTENTAT CONTRE BISMARCK. — DESSIN D'UN TÉMOIN OCULAIRE



EXPÉDITION DE LA POLICE A CHEVAL DU MANITOBA.—VUE DE DEVIL'S CREEK



VUE SUR LA RIVIÈRE PEMBINA

L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI 20 AOUT 1874

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

L'hon. M. Ouimet vient de distribuer à la presse une copie de son projet de loi, promis dès l'an dernier, sur l'instruction publique dans cette province.

Les journaux hostiles au gouvernement de Québec disent que cet envoi est fait dans un moment critique et n'excuse pas l'affaire des Tanneries. C'est possible; mais il n'en est pas moins vrai que si la loi est bonne il faut en tenir compte à l'auteur.

« L'homme politique dit le *Nouveau-Monde*, qui a présidé à la confection de ce projet de loi a été évidemment inspiré par des convictions religieuses profondes, et quels que soient les événements qui suivront bientôt nous devons lui laisser le plein crédit d'avoir voulu donner à notre système d'éducation le caractère essentiellement chrétien qu'il doit avoir.....

« Que ceux qui seront appelés à prendre la direction politique de la province ne l'oublient pas, la votation d'une loi de cette nature est attendue avec la plus grande anxiété de la part de tout ce qui est véritablement catholique parmi nous.

« Ce sera un des premiers articles que l'on exigera de voir inséré au programme de n'importe quel cabinet, qui serait appelé à remplacer celui dont la résignation se fait de plus en plus prévoir.»

Les clauses suivantes du bill suffisent à faire connaître l'esprit qui a animé son auteur :

« Le droit de pourvoir à l'instruction des enfants, de même qu'à leur éducation appartient par droit de nature aux parents, qui peuvent confier ce soin aux professeurs, instituteurs, gardiens ou autres personnes de leur choix.

« Toutes les écoles publiques de la province appartiendront exclusivement soit à la croyance catholique romaine, soit à la croyance protestante.

« Les écoles publiques dites catholiques romaines sont celles qui sont sous la régie ou le contrôle de commissaires, syndics, principaux, ou autres maîtres, directeurs, instituteurs ou corps catholiques romains.

« Celles dites protestantes sont les écoles publiques qui sont sous la régie ou le contrôle de semblables institutions ou officiers protestants.

« Tout enseignement littéraire, scientifique ou autre qui sera donné dans les écoles publiques catholiques romaines, sera en tout conforme à la doctrine et à la direction de l'église catholique romaine.

« Nul instituteur, professeur, lecteur, principal ou directeur d'une école publique catholique romaine, ne pourra prendre possession de sa charge, sans l'autorisation de l'évêque ou chef diocésain, ou du curé ou prêtre desservant, catholique romain; ni continuer ses fonctions si tel évêque, ou chef, curé ou prêtre s'y oppose.»

Cette loi, on peut le prédire d'avance, rencontrera l'approbation générale et sera votée d'emblée par la législature de Québec; mais, disons-le de suite, une loi, si parfaite qu'elle fût au point de vue des principes catholiques, serait encore incomplète si elle n'organise plus solidement l'instruction primaire, c'est-à-dire si elle ne pourvoit à ce que les maîtres d'écoles élémentaires soient mieux rémunérés. Notre système d'éducation pêche par son point de départ, et c'est vers l'instruction primaire que doivent se tourner nos efforts les plus énergiques. Dans ce système il n'y a pas d'équilibre entre le haut et le bas de l'échelle, l'éducation supérieure est mieux organisée que l'éducation élémentaire, et c'est là une injustice pour la masse du peuple. On ne réparera cette injustice qu'en élevant l'enseignement primaire à la hauteur d'un état de vie tolérable, d'une profession assez rémunérée pour faire vivre d'une manière convenable ceux qui ont le courage de l'embrasser.

OSCAR DUNN.

RIEL

Durant la dernière session d'Ottawa, on a parlé d'une opposition possible à M. Riel dans le comté de Provencher; mais l'élection doit avoir lieu le 3 septembre prochain, et plus le moment approche plus il paraît certain que le brave chef des Métis sera réélu par acclamation.

Il nous paraît étrange, disons le mot, odieux, qu'il en fût autrement.

M. Riel s'est sacrifié pour les siens, et il se trouverait maintenant parmi eux un homme qui lui ferait opposition! C'est impossible.

Si M. Riel n'était pas réélu, il n'existerait plus de lien entre la province de Manitoba et la province de Québec. Nous nous sommes tous unis pour protéger les Métis; s'ils tournent aujourd'hui le dos à celui qui porte leur drapeau, nous les considérerons forcément comme des traîtres indignes de notre appui à l'avenir.

O. D.

RUMEURS

Il paraît certain que le cabinet-Ouimet va se retirer, et l'on spéculé déjà sur la composition probable du nou-

veau ministère. La rumeur nous fournit plusieurs listes. En voici deux :

10.—L'hon. M. Chauveau, Premier et Secrétaire-Provincial.
L'hon. M. Robertson, Trésorier.
L'hon. M. Ferrier, Président du Conseil.
L'hon. M. Starnes, Travaux Publics.
L'hon. Juge Coursol, Procureur-Général.
L'hon. M. Fortin, Terres de la Couronne.
M. Gérin, Sol.-Gen.

20.—M. Blanchet, Premier et Secrétaire.
M. Robertson, Trésorier.
M. Irvine, Proc. Général.
M. Gérin, Sol. Gén.
M. Starnes, Prés. du Conseil.
M. Coursol, Travaux Publics.
M. Gendron, Terres de la Couronne.

Dans ce dernier cas, M. Fortin prendrait la place de M. Blanchet au siège de la présidence.

LE VOTE AU SCRUTIN SECRET

Voici comment s'est pratiqué le vote, d'après la nouvelle loi, dans les dernières élections des comtés d'Elgin, P. O., et de Napierville, P. Q.

Un constable était chargé de ne laisser entrer dans la salle du poll que les électeurs et un seul à la fois. En entrant celui-ci donnait son nom à l'officier rapporteur, qui le vérifiait, et les représentants des candidats avaient la faculté de questionner l'électeur sur sa "qualification" ou même de l'assermenter comme autrefois. Tout le monde étant convaincu du droit de vote de l'électeur, celui-ci recevait une enveloppe et un bulletin. Il passait derrière un paravent où il marquait son vote et le cachetait. Puis, l'ayant remis à l'officier rapporteur, celui-ci le déposait dans la boîte en présence des scrutateurs.

Depuis l'entrée de l'électeur jusqu'à sa sortie nul n'avait accès auprès de lui pour l'interroger, l'intimider, ou l'influencer d'une manière quelconque. Son vote une fois déposé ne pouvait être connu de personne.

NOUVELLES

M. Rodrigue Masson part au commencement de la semaine prochaine pour Manitoba.

Le comité choisi par l'assemblée des manufacturiers à Hamilton pour considérer le Traité de Réciprocité, s'est prononcé fortement contre ce traité, et voici la conclusion du rapport du comité. « A prendre le Traité en entier, nous nous y opposons entièrement. Il nuira grandement aux affaires en général, affectant les intérêts manufacturiers ainsi que notre marché national en faisant perdre aux marchands leurs marchés accoutumés et privant d'ouvrage plusieurs personnes. Le Canal de Caughnawaga tendrait à enlever le commerce de Montréal pour le mener à Boston et à New-York, augmentant par là le prix du fret et affecterait notre commerce avec les pays d'outre-mer.»

Le rapport fut adopté et l'assemblée s'ajourna.

Deux cent quatre-vingts Canadiens-Français, résidant à Lawrence, Mass., ont adressé à Son Honneur Le Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, une pétition lui demandant quel genre de secours ils pourraient recevoir dans le but d'effectuer leur rapatriement.

On lit dans le *Foyer Canadien* de Worcester :

Nous apprenons avec beaucoup de plaisir que les Canadiens de Danielsonville, Conn., ont obtenu des autorités municipales que le français fût enseigné comme l'anglais dans les écoles publiques de cette ville. Nous les félicitons grandement de ce succès important.

C'est un exemple à imiter partout ailleurs où il y a des Canadiens en nombre respectable.

La Chambre de Commerce d'Hamilton a condamné le plan du traité de réciprocité par un vote de 13 contre 9.

Le *Constitutionnel* rapporte qu'une source d'huile a été découverte à St. Maurice, à deux lieues au Nord-Est des Trois-Rivières.

On lit dans le *Courrier de St. Hyacinthe* :

Dimanche à la grande messe de la Cathédrale nous avons eu le plaisir d'entendre le Révd. Père Gladu, O. M. I., qui nous a fait un bon sermon sur la mission du Prêtre, l'importance des devoirs qu'il a à remplir, le respect que les fidèles doivent avoir pour leurs pasteurs et le soin que les parents doivent prendre pour ne pas gêner ni changer la vocation de leurs enfants. *Docile omnes gentes*. Tel fut le texte choisi par le savant prédicateur qui après avoir enseigné pendant plusieurs années par la voie de la Presse, à St. Hyacinthe, dans le *Courrier*, fut docile à l'inspiration divine qui le mena aux pieds des autels pour le faire enseigner les peuples dans une autre chaire, sur un autre scène beaucoup plus vaste et plus respectée. Le public a bien goûté son enseignement et a pu apprécier l'éloquence sacrée d'un ancien concitoyen maintenant voué à l'enseignement de la jeunesse dans un ordre très renommé en ce pays de foi.

Le *Free Press* enregistre une rumeur attribuant à Sir Hugh Allan l'intention d'acheter le chemin de fer du Canada Central.

M. Sargeant, le nouveau directeur-gérant de la compagnie du Grand Tronc, est arrivé à Montréal.

M. l'amiral Thomasset n'a pu venir visiter Montréal, il est parti lundi pour sa station de Terre-Neuve. Nous le regrettons car les habitants de Montréal auraient certainement été heureux de souhaiter la bienvenue à cet officier distingué.

Lorsque les deux ministres du Nouveau-Brunswick arrivèrent à St. Jean, la *Tribune*, journal de cette dernière ville a annoncé à ses lecteurs la nouvelle suivante, laquelle n'a été contredite ni par ces ministres, ni par leur organe :

M. Burpee et M. Smith sont opposés au traité de réciprocité tel que projeté, et abandonneront le gouvernement dès qu'ils verront que la majorité des députés aux Communes votera contre la ratification de ce traité. Ils restent maintenant à leurs postes, disent leurs amis, dans le seul but de faire amender le traité.

Les nouvelles de Manitoba nous apprennent que l'Hon. M. Royal a présenté une requête devant la Cour du Banc de la Reine, présidée par le Juge-en-Chef Wood, demandant la mise en liberté sous caution, d'ici à son procès, d'André Nault, accusé de complicité dans le prétendu meurtre de Scott.

L'hon. Juge a refusé d'y acquiescer. Nault, en conséquence, sera retenu en prison d'ici à son procès qui aura lieu aux assises d'octobre.

La Société St. Jean-Baptiste de Worcester se montre très généreuse envers sa bande de musique. Elle vient de voter \$100 à son bénéfice et lui accorde l'usage de sa salle gratuitement. Cette générosité fait honneur aux membres de la société de Worcester.

Un M. Monty de Fall River doit visiter Manitoba pour voir aux moyens de placer sur des terres une colonie de Canadiens de Fall River.

La Société Lafayette de St. Albans, a ouvert une salle de lecture et une bibliothèque de 1,000 volumes.

Le vaisseau amiral *Bellerophon* et la frégate *Argus*, capitaine German, ont fait voile pour Québec. Le *Bellerophon* est parti d'Halifax, mardi, le 11 courant, pour St. Jean, N. B., et peut être attendu à la Pointe-au-Père, jeudi le 27 courant. L'*Argus* viendra avant le *Bellerophon* et sera probablement à Québec le 25.

La compagnie du Vermont Central a rencontré très généreusement les obligations contractées par elle vis-à-vis le comité d'organisation des Etats-Unis pour la fête Nationale, lors de la convention du 26 mai à Worcester. La compagnie du South Eastern, n'a plus elle aussi qu'une partie de son contrat à remplir. Les Canadiens des Etats-Unis doivent une certaine reconnaissance à ces deux compagnies qui par la réduction toute exceptionnelle des prix de passage ont grandement contribué au succès de la fête.

Grâce à l'influence du Révd. curé Princen, et de plusieurs de ses paroissiens canadiens, tels que Messieurs F. Tétrault, H. J. St. Onge, S. Farley et les commissaires d'écoles américains de Danielsonville, Conn., ont accordé que le français fut enseigné dans certaines écoles publiques de l'endroit par des institutrices canadiennes-françaises.

Depuis qu'un assez grand nombre de Canadiens de South-bridge, Mass., a eu la bonne idée de devenir citoyens américains, nous voyons que l'influence canadienne se fait sentir dans ce village. C'est ainsi que M. V. W. Lamoureux occupe une position civile quelconque et qu'aux prochaines élections on parviendra à élire un ou deux *selectmen* canadiens. Exemple à suivre.

Les travaux à l'église canadienne de Woonsocket, R. I., avancent rapidement. L'énergie de nos braves compatriotes de l'endroit sera bientôt récompensée suivant son mérite, espérons-le.

Le Rvd. P. Larocque, missionnaire en Floride, qui était retenu à Worcester par la maladie, vient de quitter cette ville pour le Canada. Il est assez bien rétabli.

M. l'abbé Chandonnet, est au Canada.

Les Canadiens et Irlandais de Suncook, N. H., ont passé des résolutions de sympathie envers Louis Riel et ses Métis.

Notre ami le Dr. N. Jacques, si avantageusement connu aux Etats-Unis et au Canada, doit partir dans un mois ou deux pour Paris. Le Dr. suivra les hôpitaux jusqu'au mois de février, et ira ensuite passer le reste de l'hiver et le printemps dans le midi de la France. Il nous reviendra dans le cours de l'été 1875.

M. Ferd. Gagnon a été nommé délégué de la société St. Jean-Baptiste de St. Albans, Vt., à la prochaine convention des sociétés de l'Union de secours mutuels, à New-York.

Depuis la fête du 24 juin, plusieurs familles canadiennes partent chaque semaine des Etats-Unis pour retourner au Canada. Ce sont, pour la plupart, des cultivateurs qui possèdent déjà des propriétés au Canada.

M. Médéric Lanctot est en ce moment à New York, où il doit établir une maison en gros de liqueurs spiritueuses, en société avec un Français.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE

Paris, 10.—Le prince Hohenlohe, ministre allemand, a informé le Duc DeCazes, ministre des affaires étrangères, que l'Allemagne tient à la reconnaissance de la république espagnole.

Paris, 11.—Il y a eu un grand émoi en cette ville à la suite de la réception d'une dépêche apportant la nouvelle de la fuite de Bazaine de l'île Ste. Marguerite. L'évasion a eu lieu dans la nuit du dimanche.

Ordres, 11.—Voici les derniers détails qu'on possède sur la fuite du maréchal Bazaine de la forteresse de l'île Ste. Marguerite.

Les appartements occupés par le maréchal donnaient sur une terrasse appuyée sur un rocher escarpé, taillé à pic, et baigné par la mer. Une sentinelle qui était placée sur la terrasse même avait l'ordre de surveiller continuellement les fenêtres du prisonnier.

Dimanche soir le maréchal se promena sur la terrasse, avec le Col. Villette, son aide de camp; à dix heures il rentra comme d'habitude dans son appartement; on crut qu'il s'était mis au lit, mais avant la pointe du jour il avait opéré son évasion.

On pense qu'à la faveur des ténèbres de la nuit, il s'est glissé sur la terrasse, évitant la sentinelle, et qu'au moyen d'une corde à nœuds il est descendu jusqu'à la mer. Il a certainement dû glisser pendant la descente et se blesser les mains, car à certains endroits la corde était tachée de sang.

Au pied du rocher une chaloupe dans laquelle se trouvaient madame Bazaine et sa cousine, attendait le maréchal qui prit lui-même les rames et conduisit l'embarcation près d'un vapeur qui depuis la veille au soir était en vue de l'île. Ils arrivèrent sains et saufs au navire qui les prit à son bord et se dirigea, à ce que l'on croit, du côté de Gênes.

Lorsque la nouvelle de l'évasion arriva à Gênes, la ville la plus proche sur le littoral, les autorités envoyèrent des officiers dans toutes les directions à la recherche du fugitif.

Il y a eu à Marseille, à la réception de la nouvelle une émotion intense.

Une enquête a été ouverte, le Col. Villette qui se promenait avec le maréchal, le soir de l'évasion, a été mis en arrestation, ainsi que le commandant de l'île Ste. Marguerite. Le général Lévêillé est parti pour l'île avec instruction de faire une enquête.

Paris, 11.—Quatre-vingt personnes qui ont joué un rôle dans les événements de la Commune de Paris, ont été arrêtées; M. Esquiros, ex-préfet de Département est au nombre des prisonniers.

Paris, 11.—On rapporte que Bazaine a abordé à San Rémos et s'est rendu via Turin à Bâle où il a pris le train pour Bruxelles où il est arrivé à 7 heures A. M., mardi.

On croit ici que le câble trouvé sur le rocher, à l'île Ste. Marguerite, était suspendu dans le but de tromper les autorités sur la manière dont s'est échappé le maréchal; on croit que les gardes étaient de connivance avec le prisonnier.

Le Soir rapporte que Bazaine avait donné sa parole qu'il ne s'échapperait pas de l'île, et la surveillance fut par conséquent abandonnée. La sentinelle était retirée de la terrasse tous les matins à 5 heures, vu qu'elle n'était pas nécessaire en plein jour.

Deux soldats de la garnison du fort ont vu le maréchal marchant sur la terrasse, lundi dernier, à 5 heures 30 a. m.

Paris, 12.—Le Journal des Débats insinue que le crime dont Bazaine était accusé le rend sujet à l'extradition et la France devrait demander sa remise.

Paris, 12.—Il est certain que le plan de fuite du maréchal Bazaine a été combiné il y a six semaines et que ce plan est l'œuvre entière de Madame Bazaine. Le maréchal refusa d'abord de fuir, mais finalement, vu la non réussite pour obtenir une modification à sa sentence, il se décida à fuir. Il fit voile de l'île dans le yacht "Baron Ricazole," appartenant à une compagnie italienne. Le prisonnier refusait l'emploi d'un vaisseau français. Il était accompagné de sa femme et de son frère. Son lieu de refuge est inconnu. On le croit en Espagne. Les domestiques du fort Ste. Marguerite ont été arrêtés.

Londres, 13.—Le Soir dit que l'enquête sur les circonstances de l'évasion de Bazaine, montre que le directeur de la prison d'Etat de l'île Ste. Marguerite est gravement compromis, et établit aussi l'innocence d'officiers qui étaient d'abord soupçonnés.

Le Journal de Milan affirme que Bazaine a traversé Milan et s'est rendu au château d'Arenberg où l'ex-impératrice réside actuellement.

Une autre rumeur tend à dire que Bazaine était hier à Spa.

Paris, 14.—Le Soir rapporte que Bazaine est arrivé à Genève à bord du yacht Baron Ricazole, habillé en serviteur, lundi à 80 heures du matin. Le maréchal doit par conséquent s'être échappé à 9 heures le soir précédent. Le rapport du gouverneur de l'île Ste. Marguerite que Bazaine s'est couché à 10 heures dimanche soir, est faux. Le Soir dit que le fugitif avait nécessairement des complices parmi les autorités.

Paris, 14.—Bazaine est en Belgique. La France ne demandera pas son extradition.

ANGLETERRE.

Londres, 10.—Le Times rapporte que l'ex-Père Hyacinthe a résigné sa charge à Genève à cause des dissensions qui règnent entre les vieux catholiques modérés et les extrêmes. L. Loyson aurait été choisi comme leader des vieux modérés.

Le Morning Post rapporte que le capitaine Werner, de la marine allemande, qui a eu des difficultés avec les Espagnols devant Carthagène va être promu au grade vice-amiral.

ESPAGNE

Bayonne, 10.—Le général Dorregary, commandant de l'armée carliste, a repris l'offensive en Navarre; il s'est emparé de La Gardia après un assaut et s'avance maintenant sur Pèble avec l'intention de s'emparer du chemin de fer entre Meranda et Lagrono; quelques-uns de ses hommes ont dernièrement fait feu sur un train et un anglais a été grièvement blessé. Le général républicain Blanco avec 8 bataillons et 12 pièces d'artillerie, s'avance pour reprendre La Gardia.

Paris, 10.—La Constitution a des nouvelles d'Espagne qui nous apprennent que Don Carlos se prépare à faire une nouvelle attaque sur Têrnel.

Londres, 12.—Le Morning Post annonce que les négociations entre les puissances pour la reconnaissance de la république espagnole ont été complétées. Le consentement de la Grande-Bretagne a levé le dernier obstacle.

Madrid, 12.—L'Imparcial rapporte que l'Angleterre, la France et la Prusse ont pleinement reconnu la république espagnole.

Paris, 12.—Le représentant espagnol à Paris, a demandé des assurances à Madrid, vu que la France s'est déclarée prête à reconnaître la république espagnole.

Madrid, 13.—La France enverra un ambassadeur en Espagne aussitôt que le représentant de l'Espagne à Paris aura reçu ses lettres de créance.

Une nouvelle officielle annonce que les Carlistes ont fait une tentative infructueuse pour traverser l'Ebre.

Londres 14.—Le correspondant du Times à Madrid confirme positivement les nouvelles de la reconnaissance de la république espagnole par l'Angleterre, la France et la Prusse.

Une dépêche spéciale de Berlin au Post rapporte que l'Autriche et l'Italie ont aussi reconnu la république.

Le Times dans un éditorial, dit que l'Angleterre aurait reconnu l'Espagne depuis longtemps, mais que l'opposition de la France et l'indifférence de la Prusse l'en avaient empêché.

Madrid, 14.—Le corps diplomatique a félicité Serrano sur la reconnaissance de la république et du succès du général Mariónes à Oteiza. Un décret a été lancé abolissant l'esclavage à Porto-Rico.

Londres, 14.—Le Pall Mall Gazette dit que la Russie hésite à reconnaître l'Espagne parce qu'un tel acte va donner une nouvelle force au républicanisme en Europe.

PRUSSE

Vienne, 10.—Une note-circulaire a été envoyée ici par la Prusse, samedi. Cette note engage les différentes puissances à reconnaître la république espagnole.

FAITS DIVERS.

Il y a aux Etats-Unis, 12,500,000 enfants qui fréquentent les écoles publiques, pour lesquelles on dépense 95 millions de piastres chaque année.

Une barre de fer qui vaut \$5 à l'état brut, atteint les valeurs suivantes par les transformations qu'elle subit sur elle l'industrie moderne. Transformée en fers à cheval, elle vaut \$10.50, en couteaux de table, \$180, en boutons et boucles, \$1,035, en ressorts de montres, \$250,000

Nous apprenons qu'à la dernière assemblée des actionnaires de la Compagnie de Papier Geniu, les directeurs qui ont été nommés sont: M. Am. Jodoin, fils, président; A. Dubord, vice-président; Thon. M. Laframboise, John L. Cassidy, P. A. Fautoux, J. B. Rolland, Ls. Tourville, E. Beauvais et Raymond Préfontaine. Le premier versement de 10 p. c. se fera immédiatement à la banque Ville-Marie, et les affaires de cette compagnie commenceront sans plus de retard.

UN MIRACLE.—NOUS LISONS DANS LES JOURNAUX DE QUÉBEC :

De nos jours comme dans les premiers temps, Dieu se rend admirable dans ses saints et se plaît encore à manifester sensiblement sa clémence aux hommes. Entre tous les miracles qui viennent de s'opérer à l'église de Sainte-Anne de Beaupré, il en est un bien digne de remarque par cela même qu'il est plus grand.

Il y a quelques jours arrivait à cette chapelle une petite malade de Lévis, âgée de treize ans, qu'on emmenait portée sur un lit par quatre personnes. Depuis vingt-et-un mois cette enfant souffrait de nombreuses plaies qui la minait par tout le corps; jamais elle n'avait reposé que sur des draps enduits d'une épaisse couche de sain toix, et telle était la force de ses douleurs et son extrême faiblesse qu'à peine il lui avait été donné de soulever de son lit que la tête et les deux mains. Entendre le récit des détails de tout ce que cette enfant martyre a souffert est une tâche trop longue et trop difficile pour nous. La veille même de l'entreprise du pèlerinage, on vint jusqu'à dire à la mère qu'elle perdait l'esprit et qu'elle ramènerait sa fille morte, mais la grandeur de sa foi l'a sauvée.

Ce que les médecins n'avaient pu faire avec leur science, Dieu l'a fait par le ministère de Ste. Anne, et le jour où la petite malade, portée sur son lit, communia dans la sainte chapelle, ce jour-là même elle demanda à s'asseoir sur une chaise et à ce moment on fit brûler ses draps et son matelas en signe de reconnaissance pour la visible protection du ciel. A partir de là, sa guérison commença à s'opérer sensiblement et maintenant une chair nouvelle et fraîche recouvre les larges plaies dont son corps était criblé. Aujourd'hui elle mange à table à côté de ses petits frères et leur tient noblement tête; elle se berce assise dans sa chaise, elle chante et reçoit galement ses petites compagnes qui dans l'admiration viennent la visiter tous les jours.

UNE PETITE PAGE D'HISTOIRE

—1793—

Liberté! Egalité! Fraternité!—Ces trois mots retentissaient jadis dans la France entière, alors affolée, ivre, en délire,—et ils avaient pour étranges corollaires: l'échafaud dressé sur toutes les places publiques, les prisons regorgeant de victimes, le pillage, l'incendie, la violation de domicile, la destruction des églises, l'étouffement de toute liberté de conscience.

Presqu'un peuple entier, à la fois bourreau et martyr, savait dans un jour d'épouvantable colère, tout ce qui avait fait jusqu'à sa joie, sa renommée, sa gloire.

Une tête doublement sacrée roulait sur la sanglante machine du docteur Guillotin, et le bruit de sa chute donnait le vertige à la nation, folle de tint d'audace et de férocité.

Chaque jour, il fallait de nouvelles proies aux Marat, aux Danton, aux Robespierre: il fallait du sang pour étouffer la malediction que leur jetait le sang.

Liberté! Egalité! Fraternité! c'est-à-dire:—Meurs, ô toi, ministre du Christ, messager de paix, de prière, d'amour, toi qui sèche les larmes de celui qui souffre en lui montrant, à travers le prisme sacré de la Foi, le ciel pour avenir!

Liberté! Egalité! Fraternité! c'est-à-dire:—Meurs, toi dont le seul crime est d'avoir un nom illustre, un passé sans tache, une fortune qui te sert à répandre des bienfaits partout sur ton passage, à créer des asiles et des hôpitaux pour les déshérités!

Liberté! Egalité! Fraternité! c'est-à-dire:—O. Le vice érigé en principe, l'orgie en vertu, le lupanar en culte;—2o. l'abrutissement moral pour tous, pour tous, l'athéisme, la corruption, la florie, l'assassinat;—3o. l'égoïsme des prêtres, des enfants, des femmes, des vieillards, et les bateaux à soupe de l'immortelle république?.....

Mais à ces mots qui couvrent tant de hontes, d'infamies, de massacres; à ces mots trop de fois répétés à l'heure où l'arche de la France semble prête à sombrer dans le fangeux océan des passions subversives et malsaines de ces êtres sans foi, sans âme, sans honneur, qui se disent les champions du progrès, les vrais patriotes,—à cette triple exclamation, des gens de cœur,

des vrais enfants de la patrie ceux-là, chrétiens et soldats, répandaient en criant :

Vive Dieu!... Vive le Roi!... Vive le Saint Père!...

Humble village de Chanzeaux, berceau de mes aïeux, les échos ont retenti de cette protestation souveraine, qui fit frémir de rage la horde révolutionnaire, mais qui n'en fut pas moins le sentiment de vrais catholiques et de loyaux sujets du roi.

Le 9 avril 1795, le bruit se répandit tout à coup à Chanzeaux (Maine-et-Loire), que les généraux républicains, Coffin et Frélicqs, à la tête de deux colonnes de mille hommes chacune, se dirigeaient sur le bourg pour y détruire le peu de maisons restées debout depuis l'incendie général.

A cette nouvelle, les habitants se réunissent et s'arment à la hâte.

A la tête de ces derniers se trouve Maurice Ragueneau, ancien sacristain de Chanzeaux, qui, avec l'abbé Blanvillain, dix-sept hommes et dix femmes, qui n'avaient point voulu abandonner leurs maris ou leurs frères, s'enferment dans la tour de l'église, seul bâtiment pouvant opposer quelque résistance aux efforts des bandits. Mais il avait fallu monter par une échelle au faite de la tour, l'escalier intérieur étant détruit.

L'armée républicaine envahissait le village au moment où Ragueneau retirait l'échelle.

Le général Coffin, maître du bourg, entoura l'église et somma les défenseurs de se rendre. Leur assurant qu'ils auraient la vie sauvee.

—Vive Dieu! Vive le Roi! Vive la Religion! fut la seule réponse de ces cœurs courageux.

Le combat commença alors avec acharnement. Ragueneau avait fermé au moyen de larges madriers, l'ouverture de la voûte du clocher, et dressé, à 15 pieds plus haut, un échafaudage d'où l'on pouvait tirer par les fenêtres longues et étroites. Il place à chacune de ces meurtrières ses meilleurs tireurs, tandis que leurs camarades et les femmes restent à couvert, occupés à charger des fusils. Lui, debout dans l'endroit le plus périlleux, encourage ses compagnons par son exemple.

Le combat dura depuis cinq heures, sans que l'attaque eût fait le moindre progrès, lorsque des soldats aperçurent des madriers qui fermaient la voûte.

Aussitôt des fagots sont entassés sous la voûte, la flamme activée par un vent du nord-est, monte en tourbillonnant et allume le bois!—Un cri de triomphe s'élève parmi les républicains. Ils voyaient leurs ennemis, hommes, femmes, enfants, car il y avait aussi des enfants à la mamelle—suspendus entre le ciel et la terre par un abîme de feu!

Les assiégés poursuivis par les flammes, s'étaient réfugiés sur le dernier échafaudage.

L'abbé Blanvillain, environné de mourants qui lui demandaient sa bénédiction, venait d'être blessé à la tête. Inondé de sang, épuisé de souffrance, il tenait dans ses mains un précieux calice sauvé du pillage de l'église, et dont le pied avait été fracassé par la même balle qui l'avait atteint.

Dout au milieu de ses derniers compagnons, Ragueneau, couvert de blessures, se fait charger des fusils et combat encore! Enfin, il reçoit le coup mortel, fait le signe de la croix et disparaît au milieu des flammes. A cette vue Jeanne sa sœur, belle jeune fille de vingt ans, pousse un cri, et se précipite avec lui dans l'abîme embrasé.

Ragueneau s'était écrié expirant:—Je meurs pour le Dieu qui est mort pour moi.

L'abbé Blanvillain, percé d'une seconde balle, chancelle et tombe en soupirant!

—Pardonnez-les mon Dieu, et sauvez vos enfants!

Bientôt l'échafaudage entier s'écroule! Ceux qui ont survécu se couchent sur l'entablement, sur les murs, sur les corniches. Déjà le feu avait pris aux vêtements des femmes, qui avaient été obligées de se dévouer pour retarder ce moment affreux. Encore quelques minutes, et tout était fini!

Mais le dernier champion tombe sanglant, criblé de balles. Ce fut la fin de la résistance.

Des échelles furent appliquées au pied du clocher; la première femme qui essaie de descendre n'a point la force de se soutenir; elle se tue dans sa chute. Grâce à Dieu, les autres furent plus heureuses.

Le siège du clocher de Chanzeaux fut le dernier combat de la grande insurrection de 1793.

MICHEL GROSSES.

Ottawa, Juillet 1874.

PETITS SABOTS

II.

(Suite.)

—Et il fait si humide ici, sur l'eau! dit Bébé en époussetant et balayant. Vous auriez dû venir demeurer avec moi, Marie, et vous m'auriez rendu grand service, en veillant à ce que mes poules n'aillent pas. aussitôt que j'ai le dos tourné, gratter les plates-bandes. Ne changez-vous jamais d'avis, mère Marie? Je suis sûre que vous seriez heureuse chez nous. C'est si vert, cela sent si bon, et le sanzonnet dit déjà votre nom; il n'y a pas de bête plus amusante.

—Non, mon enfant, dit la vieille Marie, tu me l'as souvent offert, et je te remercie de la bonne intention; mais je ne peux quitter le bord de l'eau, j'en mourrais. Par la fenêtre, j'ai vu s'éloigner le brick de mon homme jusqu'à ce que les mâts eussent disparu dans le brouillard. Chargé de fer pour la Norvège... un bon navire, la Fleur d'Epine... un navire sûr... et lui, digne d'elle, fier comme un, avec une petite sainte Vierge en plomb autour du cou. Elle devait rentrer au port sous huit mois, la Fleur d'Epine, rapportant du bois de construction... Huit mois, cela nous conduisait à Pâques!... mais elle ne revient jamais, jamais!... J'attendais, assise à cette place; mon enfant tomba malade et mourut; l'été s'écoula, puis l'automne... Sans relâche, je guettais... Tous les bricks se ressemblent, seulement je distinguais toujours le sien aussitôt qu'il était en vue, parce qu'il avait coutume d'attacher à son mât de misaine un écheveau de lin, et le quin d'il était rentré sain et sauf à la maison, je filais le lin pour lui faire des chausses. C'était une fantaisie qu'il avait. Il fit onze voyages sans manquer jamais d'attacher la filasse; mais la douzième fois je ne vis ni l'écheveau, ni le brave brick, ni mon homme. Seulement, un jour d'hiver que flottaient de grands bancs de glace un caboteur entra au port et nous apprit que dans les

eaux du Danemark il avait rencontré un brick à moitié coulé, dont la coque était ouverte en deux et tout l'équipage perdu sans doute. Il rapportait une planche de l'arrière sur laquelle était peint en blanc le nom de la *Fleur d'Épine*, de Bruxelles. Voilà tout ce qu'on a jamais su : personne n'a pu me dire comment il avait péri, s'il était mort en somme. Un jour, qui sait ? un de ces navires qui entrent à chaque instant me le ramènera peut-être ; il sautera sur le quai, et j'entendrai sa grosse voix réjouie dans l'escalier : "Marie, Marie, voilà de quoi filer." Tu vois donc bien qu'il n'est pas possible que je m'en aille. S'il arrivait et ne me trouvait plus, il penserait que j'ai drôlement porté son deuil. Et je ne pourrais pas, moi, me passer de la fenêtre. D'ici, je sens l'odeur du goudron que j'ai aimée toute ma vie, et je vois les hommes ferler, carguer, virer, raccomoder leurs voiles, monter et descendre leurs pavillons. Non, la mer ne l'a pas pris... car on dit que Dieu est bon...

Bébée savait depuis longtemps que Marie était sourde aux cloches qui sonnent les heures, qu'elle ne se rendait compte ni des rides ni des cheveux blancs, et qu'elle ne pensait qu'à son mari naufragé, tel qu'il était dans sa jeunesse ; cette fois pourtant la vieille histoire lui causa une émotion nouvelle.—Est-il possible qu'un seul être soit tout au monde pour un autre être ? Cela doit être terrible et cependant bien beau. Est-ce que tout le monde souffre autant ?—Elle s'occupait du ménage sans que la pauvre femme prit garde à elle désormais. Marie avait écarté le petit rideau qui couvrait la lucarne et contemplait l'eau à travers la crépuscule. Les matelots s'interpellaient, les navires s'effaçaient dans l'obscurité croissante, de l'autre côté du canal tintait l'*Angelus*.—Onze voyages ! et jamais il n'avait oublié l'écheveau de lin, murmurait elle. Je le vois encore voltiger à un demi-mille de distance, tout blond, tout pâle, comme une tresse de mes cheveux, à ce qu'il disait ! Non, je ne m'en irai pas... Il peut revenir ce soir, demain, qui sait ? Je n'avais que lui, et Dieu est bon.

Bébée l'embrassa tendrement, prit les patrons, qu'elle se chargeait de rapporter à l'atelier depuis quatre ans que la mère Marie ne pouvait plus travailler hors de chez elle, et la laissa tout absorbée dans une méditation dont il était impossible de la tirer quand une fois elle en suivait le cours. Le monde disait qu'elle n'avait jamais été saine d'esprit depuis le fatal hiver où un caboteur avait rapporté dans le port la nouvelle du naufrage de la *Fleur d'Épine*.

—Ce que ce doit être d'aimer quelqu'un comme cela ! répétait-elle pensive.—Par une vague association d'idées, elle souleva les feuilles qui restaient au fond de son panier et regarda le bouton de rose moussieuse. Il était mort, mais à moitié chemin de Laeken une ombre traversa le gazon qu'elle foulait, et une voix qui la fit tressaillir lui demanda gaiement :

—La journée a-t-elle été bonne ?

—C'est vous ! s'écria-t-elle en apercevant son ami aux bas de soie nonchalamment appuyé contre une barrière, le long de la route déserte.

—Oui, c'est moi,—et il la rejoignit, m'avez-vous pardonné ?

Elle leva vers lui des yeux pleins de prière, comme ceux d'un enfant qui se repent.—Je n'ai pas dormi de la nuit. Je me demandais si j'avais bien fait, tout en étant sûre que j'aurais eu tort, si j'avais agi autrement.

Il se mit à rire.—N'y pensez plus, mon enfant, pas plus que je n'y ai pensé moi-même.

Ces derniers mots lui causèrent un vague désappointement. Ainsi il ne s'était pas soucie de cette grande affaire qui lui avait fait appeler tout la nuit à son aide les seize anges du sommeil !

—Et où courez-vous aussi vite que si vos sabots étaient les sandales de Mercure ?

—Mercure !... c'est un cordonnier ?...

—Non, ma chère... Demeurez-vous par ici ?

—Là-bas,—dit Bébée stupéfaite qu'il eût oublié tout ce qu'elle lui avait dit la veille de sa cabane et de ses voisins.—Pourquoi n'êtes-vous pas venu achever votre tableau ? J'avais une rose pour vous, mais elle est morte.

—Vous m'avez entendu un peu ?

—Toute la journée, j'avais eu peur de m'être montrée ingrate !

—C'est bien aimable à vous. Les femmes ne sont jamais reconnaissantes, petite, sauf quand on les maltraite. La nature leur a donné un cœur de chien.

Bébée se sentait de plus en plus troublée ; ce ton léger, moqueur et sceptique la blessait comme une anomalie par cette douce soirée d'été, sereine et paisible.

—Qu'est-ce qui vous presse ? Il n'est pas tard. Je vous accompagnerai.

—C'est que j'ai à préparer les patrons de la mère Marie, dit Bébée, heureuse qu'il parlât enfin de choses à sa portée. Sa main tremble, elle ne voit presque plus, de sorte que son point est tout de travers, sans qu'elle s'en aperçoive heureusement ! Le maître ne prendrait pas les patrons comme ils sont : je les repique sans rien dire sur du papier neuf, et elle est payée tout de même. C'est bien facile de la tromper, voyez-vous, puisque j'ai fait ses commissions.

—Vous êtes une bonne fille, Bébée, dit l'étranger, d'un ton plus sérieux qu'auparavant. Qu'est-ce que cette mère Marie ?

—Une bien vieille femme, allez ! Son homme a été noyé il y a soixante ans, et elle l'attend encore soir et matin.

—Que vous disais-je ?... Le cœur de chien ! Sans doute il la battait.

—Oh ! non, fit Bébée avec un petit cri de douleur, comme si cette injustice envers un mort lui eût fait mal. Elle ne m'a jamais dit cela. Il était bon, il l'aimait, et ils étaient heureux entre ses voyages. Comment le regretterait-elle si longtemps sans cela ?

Il sourit d'un air de pitié :—Vous ne connaissez pas les femmes ; soyez sûre qu'il la battait. Quand deux êtres s'aiment, l'un tient le fouet et s'en sert, l'autre tend le dos aux coups.

—Je ne comprends pas.

—Vous comprendrez.

—Quand donc ?

Il sourit encore.—Ah ! demain peut-être ou l'année prochaine, ou quand le destin voudra...

Bébée l'observait : elle le trouvait très beau en le comparant aux types brabançons, lourds et sans caractère, qui l'avaient toujours entourée.

—Vous êtes du pays de Rubes, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

—De quel pays ?...

—Celui des gens que l'on voit dans des cadres d'or ; seulement vous n'avez pas de faucon ni d'épée. Je ne sais d'où ils venaient, tant ils sont différents des hommes d'ici, mais une femme de peine que je connais, qui gratte le plancher des galeries d'Arenberg, m'a dit : Nous n'en verrons plus de pareils. Ils viennent du pays de Rubes.—Et pourtant vous en venez aussi.

Il comprit ce qu'elle voulait dire, sachant que *Rubes* était, dans la bouche des Néerlandais, l'abréviation rustique de *Rubens*. Peut-être bien, répondit-il, jugeant inutile de la détourner de chimères qui le grandissaient à ses yeux.

—Et n'avez-vous pas envie de voir le monde de Rubes, où tout brille ? de vivre comme les faucons de tableaux dont vous parlez, à ne rien faire, avec un collier d'argent et un chaperon brodé de perles ?

—Non, dit simplement Bébée, je serais bien aise de voir ce monde-là, mais pour y demeurer j'aime trop ma maison ; que deviendraient le jardin sans moi ? et les enfants, et la vieille Marie ?... Il n'y a qu'une chose que je désire.

—Laquelle ?

—Savoir, n'être plus ignorante. Je ne lis pas trop mal, c'est vrai, mais je n'ai à lire que mes Heures et quelques-fois un bout de journal chez les Krebs, et je sais le français, parce qu'Antoine, qui était Français lui-même, ne m'a jamais parlé flamand ; mais ce que je voudrais apprendre, c'est ce qui s'est passé avant ma naissance. Tenez, on dit que Sainte-Gadule a été bâtie il y a des milliers d'années, et que Rubes était un peintre-roi quand la vieille Marie elle-même n'existait pas encore. Les livres doivent dire tout cela, car un marchand de livres dans la rue du Musée, à qui j'ai demandé à quoi servait sa marchandise, m'a répondu :—A rendre les hommes sages.—Etc, le savetier, n'est pas de son avis.—Ne va pas le croire, me dit-il ; les livres ne servent qu'à embrouiller l'esprit, car l'un soutient ceci et l'autre cela, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on se soit perdu dans des mensonges contraires, et tu ne verras jamais un individu qui aime les livres savoir tenir une pioche ou une alène.—Mais Bac a tort, n'est-ce pas ?

—Je n'en suis pas sûr. C'est peut-être l'observation la plus juste sur la littérature que j'aie jamais entendue, et elle fait grand honneur au jugement du Bac.

—La mère Krebs aussi, reprit Bébée, prétend que, quand une femme sait filer et pétrir le pain, et traire une vache, et faire ses prières, c'est tout ce qu'elle a besoin de savoir de ce côté-ci du ciel. Tous les voisins se moquent de moi ; mais ce n'est pas ma faute. Chaque fois que je regarde la cathédrale ou l'hôtel de ville, je me demande quels hommes les ont faits, ce qu'ils pensaient, ce qu'ils disaient, comment ils ont pu tailler la pierre en feuillage, où ils ont trouvé toutes ces têtes d'anges des vitraux. Si vous venez du pays de Rubes, vous devez le savoir...

—La clef du pays de Rubes est dans les livres. Voulez-vous que je vous en donne, que je vous en prête, puisque les cadeaux vous effarouchent ?

Les yeux de Bébée étincelèrent.—J'ai lu cinquante fois les livres de M. le curé, la vie de sainte Anne, celle de sainte Catherine, de saint Liéven.

—Très bien ! vous lirez des livres à moi ; mais comment trouverez-vous le temps de lire ? vous êtes occupée comme une petite abeille.

Bébée rit avec délices.—Donnez-moi les livres et ne vous mettez pas en peine. Il fait jour de si bonne heure !

—Savez-vous ce que c'est que la poésie, Bébée ?

—Non.

—Vos fleurs vous parlent cependant ?

—Ah ! toujours ! mais personne ne les entend que moi, et personne n'y veut croire.

—Eh bien ! les poètes sont des gens qui entendent parler les fleurs, et les arbres, et la mer, les pierres elles-mêmes ; ils sont seuls à entendre, eux aussi, de sorte que lorsqu'ils écrivent tout cela, le reste du monde dit : "C'est fort beau sans doute, mais bon pour les rêveurs. On n'en fait pas de pain." Je vous donnerai de la poésie, Bébée, car je crois que vous vous souciez plus de rêves que de pain.

—Je ne sais pas, dit-elle,—et elle ne savait en effet rien d'elle-même, pas plus que l'oiselet ne connaît sa couleur et son parfum.

Avec une sorte de pitié, il pensa :—Est-il nécessaire qu'elle sache ?—Dans quelques années, les aspirations vagues de sa première jeunesse tomberaient d'elles-mêmes comme les fleurs du tilleul sous les ardeurs de l'été, à peine lui en resterait-il assez pour faire battre son cœur au son de l'*Angelus* ou pour lui inspirer un petit refrain mélancolique près du berceau de son enfant. Faute d'aliment, tout s'épuise et périt. Elle deviendrait une brave Flamande laborieuse, contente de peu jusqu'à la fin de sa simple vie sans tache, sans événement, une vie pure comme une goutte de rosée, mais sans plus de couleur, achevée de même qu'elle avait commencé dans ce vert sentier, au bord de l'eau, où les cygnes nichaient parmi les saules. Il la vit telle qu'elle serait s'il la laissait à elle-même, un peu plus forte, un peu plus brune, ayant appris à calculer comme ses voisines le prix de chaque chose et tout oublié, sauf les petites têtes d'enfants qui se presseraient autour du pot-au-feu. Voilà ce qu'elle serait, s'il la laissait à elle-même ; mais la laisserait-il ? Son regard de colombe était si franc et si candide, elle s'était montrée si bravement honnête à propos des bas de soie !

En ce moment se détacha sur le ciel, d'un rouge obscur, la silhouette d'un jeune homme qui traversait les champs, un fagot sur l'épaule, une cognée à la main.

—Tu rentres tard, Bébée, cria-t-il en flamand.

—Un beau garçon, dit l'étranger.

—C'est Jeannot, répondit elle, un bon garçon surtout ! Il fait vivre sa mère et trois petites sœurs, et après avoir travaillé si dur dans la forêt, il trouve encore le temps de donner un coup de bêche à son jardin. Il fend tout mon bois pour l'hiver.

Ils atteignirent le point où la route remonte vers le château du roi. Par dessus un grand mur pendaient des branches fleuries.

—Adieu, Bébée, vous êtes près de chez vous.

—Je vous verrai demain ? demanda-t-elle.

—Bonsoir, dit-il, demain j'achèverai le Broodhuis et je vous apporterai votre premier livre. Ne rêvez pas trop, vous piquerez vos dessins de travers. Bonne nuit, mi-gnonne.—Puis il se détourna vers la ville.

Bébée rentra en courant et employa une partie de la soirée à repasser son plus joli bonnet pour le lendemain. Elle chantait, et ses chansons, flottant à travers l'eau et les champs, éveillaient dans leurs lits quelques vieilles gens qui se signèrent sur cette pieuse pensée :—C'est la veille de l'Ascension. Les anges sont si près qu'on les entend.

III

—Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi, Bébée ? dit le bûcheron Jeannot, au lever du soleil en poussant timidement d'une main la porte basse du jardin.

—Il n'y a rien à faire. Elles ont besoin de si peu en tel saison, les fleurs, répondit elle en continuant d'attacher ses poids de senteur à leurs bâtons.

Le bûcheron ne répondit pas ; appuyé à la petite porte entr'ouverte, il la faisait aller et venir sous son bras nu. C'était un être inoffensif et doux, noir comme son charbon, simple comme un enfant et fort ignorant, car il avait passé sa vie dans les grands bois de Soignies à faire des fagots quand il était petit, et à abattre des arbres et à brûler du charbon quand il devint homme.

—Qui était ce seigneur avec toi l'autre soir, Bébée ? reprit-il après un long silence, tout en suivant ses mouvements.

—Je ne suis pas sûre, je crois qu'il est peintre... un grand peintre comme autrefois Rubes à Anvers ; il m'a demandé des roses avant hier dans la cathédrale.

—Mais il se promenait avec toi ?

—Oui, je l'ai rencontré en rentrant.

—Que te donne-t-il pour les roses ?

—Oh ! il me paie bien. Comment va ta mère aujourd'hui, Jeannot ?

—Tu ne veux pas parler de lui ?

—Pourquoi en parlerions-nous ? Il ne t'est rien.

—N'y a-t-il vraiment que deux jours que tu le connais, Bébée ?

—Jeannot, ai-je donc jamais menti ?

Le bûcheron persistait à faire grincer la porte sous ses bras croisés. Bébée coupa tranquillement les fleurs, puis elle appuya une échelle contre la cabane et grimpa sur le toit écrasé, ses poules ayant parfois la fantaisie d'aller abriter leurs œufs parmi les plantes parasites qui couvraient le chaume. Elle trouva deux œufs qu'elle se permit de porter à Marie, et, tournant la tête, le pied posé au sommet de l'échelle, vit que Jeannot était encore là :—Tu arriveras tard au bois, lui cria-t-elle. C'est si loin ! Pourquoi donc as-tu l'air boudeur ?... Et tu vas démolir ma porte à coup de pieds.

—Je n'aime pas que tu causes avec les étrangers, gro-gua Jeannot de plus en plus sombre.

Bébée, assise au bord du toit, éclata de rire et regarda le ciel gris d'argent, les champs qui déroulaient leur moite verdure, avec des yeux ravis : ce spectacle familier était transfiguré pour elle.

—Jeannot, quelle sottise ! comme si je ne causais pas chaque été avec des centaines d'étrangers ; mais je ne vendrais jamais une fleur sans cela ! Tu es de mauvaise humeur ce matin, voilà tout.

—Sais-tu le nom de cet homme ? demanda brusquement Jeannot.

Bébée rougit ; elle crut que c'était de colère contre l'important.

—Non, qu'est-ce que cela nous fait ? Je ne peux demander le nom de toutes les personnes qui achètent mes roses.

—Comme si ce n'étaient que des roses !

Il y avait entre eux toute la largeur du jardin, et Bébée n'entendit pas cette réflexion.

—Allons, entre, dit-elle, et apporte-moi mon déjeuner. On est si bien, perché en l'air comme dans un arbre !

Jeannot obéit, et lui tendit le bol de lait qu'il était allé chercher dans la maison, mais il paraissait toujours soucieux et poussa un gros soupir en se détournant après avoir ramassé sa cognée.

—Tu reverras cet étranger ? demanda-t-il craintif.

—Sans doute,—le triomphe éclata dans ses yeux, elle ne pensait guère à Jeannot.—Dépêche-toi donc, tu seras en retard... et ne boude plus, les journées sont trop courtes pour qu'on les gâte par de la mauvaise humeur.—Elle se mit à rompre son pain dans le lait, puis à jeter les miettes aux hirondelles en humant la brise fraîche.

Jeannot cependant s'éloignait triste, dans le silence de l'aube.—Tu ne penseras plus qu'à cet étranger, Bébée, nous ne sommes plus rien pour toi, murmurait-il.

C'était absurde à dire, mais les amoureux n'ont jamais d'esprit. Bébée n'y prit pas garde ; elle ne comprenait ni Jeannot ni elle-même, elle savait seulement qu'elle était bien heureuse, et, quand on sait cela, on n'a pas besoin d'en chercher davantage. Le soleil revint toucher les lichens du toit d'un rayon d'or. Bébée lui sourit comme il montait au-dessus des arbres, éclairant les petits villages qui s'éparpillaient dans la plaine.

Sa besogne faite, elle s'habilla avec plus de soin que de coutume, et ne manqua pas d'interroger attentivement la surface polie du puits,—elle n'avait pas d'autre miroir.—Habitée à s'entendre appeler jolie, elle n'y avait jamais pensé jusqu'à ce jour, jamais elle n'avait pris les compliments que comme autant d'expressions de bienveillance, l'équivalent de "Dieu vous garde," tandis qu'à présent.....

(A continuer.)

DE TOUT UN PEU

Aujourd'hui, chez nous, l'esprit français est décidément au Palais de Justice. Une femme était accusée d'avoir volé des cerises. —Votre état? demande le président à l'accusée. —Veuve, monsieur le président. —Mais, ce n'est pas un état..... Gardes-champêtre, dites-nous quelle qualité elle prenait quand vous l'avez arrêté. —La meilleure, mon président, tout ce qu'il y avait de mieux en fait de cerises.

Il vient souvent, très souvent, des petites dames à Versailles par le train parlementaire. Nous ne savons pas de quel député parlaient hier deux de ces voyageuses, mais voici ce que nous avons entendu : —Et il parle à la Chambre? —Jamais. —Alors, comment sais-tu de quel parti il est? —Parbleu! il est des parties fines.

Par ces temps de comètes, il nous semble intéressant aujourd'hui de rappeler comment le célèbre chirurgien Ambroise Paré décrit la comète de 1532 : Cette comète étoit si horrible et si espouventable, elle engendroit si grande terreur au vulgaire, qu'il en mourut aucun de peur. Les autres tombèrent malades. Elle apparaissait estre de longueur excessive et elle estait couleur de sang. A l'extrémité d'icelle, on voyoit la figure d'un bras courbé, tenant une grande espee en la main, comme si elle eust voulu frapper. Au bout de la pointe, il y avoit trois estoilles. Aux deux costés des rayons de comète, il se voyoit grand nombre de haches, contoux, espées colorées de sang, parmi lesquelles il y avoit grand nombre de faces humaines hideuses, avec les barbes et les cheveux hérissés.

LE CENTENAIRE AMERICAIN.—Les journaux des Etats-Unis disent que les préparatifs de la célébration du centenaire américain sont entrés dans une nouvelle phase d'activité qui ne doit plus se ralentir. Plusieurs puissances étrangères ont déjà répondu à l'invitation du gouvernement américain, et ce n'est plus la ville de Philadelphie seule qui est responsable du succès, le peuple des Etats-Unis tout entier est, comme le dit le Commercial Advertiser, engagé dans l'entreprise et chacun a un intérêt à la faire prospérer.

On écrit de Chamounix au journal les Alpes, le 2 juillet : Hier a eu lieu la seconde ascension au Mont Blanc, cette année; elle a été opérée par M. Magnoli, riche Italien, avec un succès rare. Les dévotions de presque toute l'artillerie du pays ont salué l'intrépide touriste plantant son bâton sur le fameux sommet, et ouvrant la route de la gloire aux hardis grimpeurs. Sur ses traces, vont partir plusieurs caravanes d'amateurs impatients de voir arriver un temps favorable afin de pouvoir satisfaire leur ardeur de jouir du panorama unique au monde qui, par un beau jour, se déroule aux yeux de l'ascensionniste depuis le sommet du géant des Alpes.

Un amateur propose l'emploi comme sourdine, pour adoucir les sons quelque fois criards du violon, de la cire vierge, chauffée, roulée en boudin et appliquée sur les cordes. M. Laborde, l'amateur en question, a choisi la cire après avoir essayé la gutta-percha ramollie au feu, mais cette matière reprend assez vite sa dureté quand elle n'est plus sous l'influence de la chaleur, et elle ne présente aucun avantage sur les sourdines ordinaires. En ne dépassant pas certaines limites que l'expérience et la pratique apprennent à connaître, les sons du violon auquel on a appliqué la sourdine de cire ne sont pas affaiblis, paraissent plus nourris et plus moelleux.

Il y a une dizaine d'années, une troupe de pauvres artistes dramatiques s'était égarée dans une petite ville des Vosges. Il y avait foule dans le grenier-théâtre. La troupe interprétait un mélodrame dont voici à peu près l'intrigue : Une dame reçoit chez elle un quidam.—Le mari rentre. Le quidam se cache, mais il oublie son chapeau sur la table.—Le mari aperçoit le couvre-chef, allonge vers lui son index menaçant et s'écrie :—A qui ce chapeau? Confuse, madame se fait. Mais une voix crie au parterre : —C'est à Coupois! Ainsi s'appelait le chapelier de l'endroit qui avait fourni les accessoires aux artistes. Un rire épileptique éclate dans la salle. Cependait l'acteur, imperturbable continue son rôle : "Le lâche! qu'il se montre..." Alors on voit un spectateur se lever de l'orchestre, fier et dédaigneux : c'est Coupois! Il est indigné : —Moi! un lâche! Viens-y, je t'attends en sortant! Tableau.....

La Gazette de France a annoncé que le drapeau tricolore qui flottait au haut de la cathédrale de Metz avait été enlevé par un enfant de cette ville, M. Demande. Nous sommes heureux d'avoir à rectifier cette nouvelle. La Liberté nous apprend que ce n'est pas un Français mais un soldat allemand du duché de Brandebourg qui, poussé par le désir de gagner les 100 thalers (375 fr.) offerts par le gouvernement prussien, a réalisé cette audacieuse entreprise.

Depuis l'occupation de la ville par les troupes allemandes, personne n'avait osé se hasarder, malgré les demandes réitérées des autorités, impatientes de voir disparaître le drapeau tricolore.

Le pionnier brandebourgeois qui s'était chargé de décrocher ce drapeau a été conduit à la cathédrale au son de la musique militaire et accompagné d'un détachement de soldats prussiens. Lorsqu'il eut atteint la galerie la plus élevée, il enfocha des clous énormes dans la pointe du clocher et monta très lentement jusqu'à l'énorme sphère qui la couronne; puis il détacha le drapeau français et lui substitua le drapeau noir, blanc, rouge.

Lorsqu'il fut descendu, les officiers lui serrèrent la main en signe de reconnaissance, les Allemands le saluèrent de leurs hourrahs, et il regagna sa caserne avec le détachement de soldats qui l'avait escorté, tandis que la musique jouait des airs de triomphe.

Il lui avait fallu quatre heures pour accomplir cet exploit.

L'Akhbar d'Alger ouvre une souscription destinée à recueillir la somme de 25 000 fr. nécessaire à l'étude des moyens de rétablir dans le sud de l'Algérie une mer qui y a déjà existé et qui s'est vidée ou évaporée à la suite de quelque cataclysme.

La communication de cette mer, dit l'Akhbar, avait lieu avec la Méditerranée, absolument comme celle qui existe entre cette dernière et la mer Noire, ou entre l'Océan et la Méditerranée. Quelques esprits timorés se sont demandé si, pour restituer à l'intérieur de l'Afrique la masse d'eau qui est nécessaire pour couvrir 350 lieues carrées sur 27 mètres de profondeur, on n'abaisserait pas sensiblement le niveau de la Méditerranée et si on n'occasionnerait pas des troubles profonds dans l'économie des ports et des rivages.

Nous pouvons de suite répondre que la Méditerranée ne baisserait pas d'un millimètre, car elle est en communication avec l'Océan et l'alimentation se ferait aux dépens de toutes les mers qui ont un point de contact.

L'Akhbar résume les avantages de cette entreprise en disant que les sables du désert laissés à sec par l'évaporation des eaux donnent naissance au sirocco;—que c'est là que les sauterelles vont pondre avant de se jeter sur le Tell;—qu'un grand lac de 350 lieues carrées, c'est le chemin le plus court, le plus sûr de l'intérieur de l'Afrique,—que c'est la conquête d'un continent;—que l'Algérie, entourée d'eau serait la plus riche et la plus tempérée de toutes les contrées du globe,—et qu'elle deviendrait la contrée de prédilection de tous les touristes.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

NAISSANCE.

A Joliette le 1er Août courant, la dame de Chs. B. H. Leprohon. Député Shérif, une fille.

Académie Commerciale Catholique

DE MONTREAL 699, rue Ste. Catherine. AVENUE DU PLATEAU.

Cette institution vient d'ajouter à son programme des études un cours polytechnique complet. Ce cours a été fondé, il y a six mois à peine par l'honorable ministre de l'Instruction Publique, si désireux de voir les hautes connaissances industrielles se répandre parmi la jeunesse canadienne. Nous invitons tout spécialement les jeunes gens qui se sentent des dispositions et de l'aptitude pour les grandes industries manufacturières, les exploitations minières, le génie civil, l'architecture, l'arpentage, la mécanique, etc., à venir suivre ce cours placé sous la direction d'un habile professeur formé dans les Ecoles Protésiennes de France.—Le cours comprend trois années d'études. Une classe préparatoire est ouverte afin de faciliter l'entrée à l'école polytechnique aux élèves qui n'auraient pas terminé leurs études dans un collège classique.

Le programme détaillé des cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande. Le Cours Commercial continuera comme par le passé, seulement la classe où l'on s'occupe exclusivement d'affaires dans le but d'initier plus promptement les élèves à la pratique des transactions commerciales formera un département indépendant des autres classes. Des Bureaux sont établis pour traiter fictivement les affaires de Banque, de Douane et de Commerce en général. Aussitôt qu'un élève est prêt à subir son examen et qu'il le passe à la satisfaction des examinateurs, on lui délivre son Diplôme.

Cette année les Cours Primaires seront transportés dans une maison en briques, voisine de l'Académie, dont MM. les Commissaires ont fait l'acquisition pour cette fin.

La rentrée des élèves aura lieu, LUNDI, le 31 AOUT.

Pour les conditions et autres informations s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT, Principal. 5-33-8f-499 4 août.

APPRENTIS DEMANDES. ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

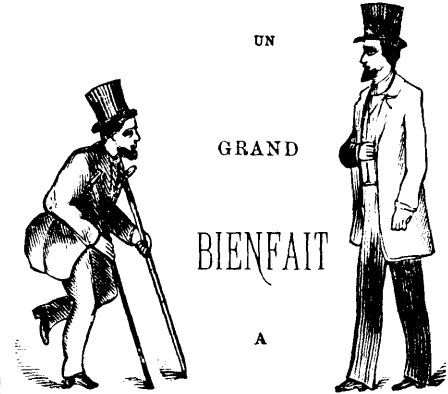
AU CLERGE. LE PROTESTANTISME Jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André, Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Orléans. 500 pages 8vo—impression de luxe—broché... \$1.00 Le même par la poste... \$1.20 S'adresser à G. E. DEBRARATS, Montréal. 4 51tf-410

POUDRE ALLEMANDE. SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERES RESPECTABLES. 4-28-77

INFAILLIBILITE!



L'HUMANITE SOUFFRANTE. LA PLUS Grande découverte du Siècle pour la première fois importée en Canada. IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recouraient dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le concurrent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation de ce célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Artifices du Commerce," sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous guérissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous renouons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous renouons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin; nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai. Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expressé d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON, Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto.

Agents pour Ontario. Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f 473.

REMEDE INFALLIBLE Contre la Consomption LES AMERS MERVEILLEUX DE P. DEPATI.



JE CERTIFIE que depuis plusieurs années j'étais bien faible, j'avais presque toujours mal dans le dos et l'estomac, j'avais toujours des points de côté; à peine si j'étais capable de marcher pour vaquer à mes occupations. Depuis une quinzaine de jours j'ai pris des Amers de M. Depati, je suis parfaitement guéri, je me sens plus vigoureux, je suis bien redevenu de ma santé à M. Depati. Je recommande bien aux personnes qui souffrent de la même maladie d'aller consulter M. Depati. LAURENT MILLETTE.

Je soussigné, certifie que depuis longtemps je me suis trouvé attaqué de consommation, voilà à peu près quatre ans, je me suis fait soigner par plusieurs médecins et je n'ai jamais obtenu aucun soulagement. Je n'avais point d'appétit, j'éprouvais toujours de gros mal de tête, presque toujours envie de vomir. Après avoir pris trois ou quatre bouteilles des Amers de M. Depati, je me suis senti un grand soulagement; après en avoir pris pendant trois ou quatre semaines je me suis trouvé parfaitement guéri. Je recommande bien les Amers de M. Depati aux personnes qui souffrent de la même maladie que moi.

PIERRE BEAUCHAMP, Rue Hypolite. M. Depati a en sa possession grand nombre de semblables certificats qu'il sera heureux de communiquer à ceux qui voudraient les voir, mais dont la publication deviendrait trop onéreuse pour ces faibles moyens. M. Depati guérit aussi les Rhumatismes, Retention d'Urine, Hémorrhoides, Pauras. EN VENTE AU NO. 512, RUE ONTARIO. 5-24-52 f-481.

EVITEZ LES CHARLATANS. Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Addresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4 40-1 an.

FETE ST. JEAN-BAPTISTE

Les deux numéros de l'Etendard National, contenant le compte rendu de la grande fête et comprenant 36 pages dont

20 DE LECTURE ET 16 DE GRAVURES.

sont en vente au bureau de rédaction et d'administration de

L'ETENDARD NATIONAL, No. 20, CENTRAL EXCHANGE, Worcester, Mass. PRIX, 25 CENTIMS. PAR LA POSTE, 30 CENTIMS.

Addresser à FERD. GAGNON, Worcester, Mass. 5-31-4f-51.

BIBLIOGRAPHIE. LIVRE D'ACTUALITE.

ST. JEAN-BAPTISTE, L'EVANGILE ET LE CANADA. SOUVENIR DE LA FETE NATIONALE DU 24 JUN 1874.

PAR PAUL DE MALIJAY. GRANDE EDITION DE LUXE. 100 PAGES D'IMPRESSION. SE VEND CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES. PRIX 50 CENTS 5-26-4f-483

S. D. LEDOUX, MANUFACTURE DE

Faucheuses et Moissonneuses 183, RUE MURRAY, MONTREAL.

M. LEDOUX a toujours un grand assortiment de FAUCHEUSES et de MOISSONNEUSES qui font la Javelle seule sans aucun secours. Les "BUCKEYE" qu'il a perfectionnées cette année son d'un genre nouveau et sans égales dans le pays. Il garantit tous ses ouvrages et est certain de donner entière satisfaction.—Il continue toujours sa manufacture de VOITURES de toutes espèces.

LE TOUT A DES PRIX TRÈS-RÉDUITS ET DES CONDITIONS LIBERALES. 5-24-8f-483.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DEBRARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.